



Reissin del. e. S. Ponce del. Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Mathurins.

24^e année

N^o III.

Bruxelles Desterbecq Passage St-Hubert Gate de la Bourse

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam Desterbecq Nieuwmarkt Voor St-Nicolaas Straat

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE,

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — Moyen âge.

(Deuxième article.)

I

PÉRIODE CHEVALERESQUE.

C'est au onzième siècle que remontent les plus anciens monuments de la poésie française. En 1010, on signale déjà le roman de *Guillaume au court-nez*. La muse nationale eut pour premiers interprètes les jongleurs (*joculatores*) et les trouvères (trouveurs, inventeurs de fictions). Les jongleurs s'attachèrent d'abord à la personne des princes. Nous en rencontrons à la suite de Charlemagne et de son successeur Louis-le-Débonnaire, et les chroniques du temps attestent les chants héroïques qu'ils composèrent pour célébrer la victoire remportée en 868 par Charles-le-Chauve sur le comte Gérard. On voit aussi un jongleur, du nom de Taillefer, chanter et combattre à la tête de l'armée de Guillaume-le-Bâtard, en 1066; il redit à ses compagnons d'armes les exploits du paladin Roland, neveu du grand empereur carlovingien, et ce Tyrtée bardé de fer engage ainsi la bataille de Hastings. C'est ce que nous apprend le trouvère anglo-normand Robert Wace, dans son *Roman de Rou* :

Taillefer qui moult bien chantaït,
Sur un cheval qui tôt allaït,
Devant le duc allaït chantant
De Charlemaigne et de Rolland,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux.

Aux jongleurs primitifs succédèrent par degrés les trouvères, d'une conduite plus recommandable, et doués en outre de plus grande science et *clergie*. Ils s'emparèrent des traditions et des chants épiques exploités par leurs devanciers, leur donnèrent une nouvelle forme, et s'appliquèrent à décrier, suivant l'usage, ceux dont ils héritaient. A chaque instant, ils les critiquent pour les mieux dépouiller :

Or, écoutez, seigneurs que Dieu bénie,
Une chanson de moult grand' seigneurie;
Jongleurs la chantent et ne la savent mie:
Un clerc en vers l'a mise et rétablie.

On refuse généralement aux Français le génie de l'épopée. C'est pourtant par l'épopée que se manifesta

la naissance de notre poésie. La muse épique de la France au moyen âge avait trois sujets de prédilection : les Français, les Bretons, les Anciens. Cette triple division n'est pas d'invention moderne, comme on pourrait le croire. Contemporaine de nos vieilles Iliades chevaleresques, elle se trouve ainsi formulée dans le poème de *Guiteclin de Saissoigne* :

Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome la grand.

Le cycle français ou carlovingien, dont nous allons nous occuper en premier lieu, n'embrasse pas seulement les poèmes qui se rapportent à l'époque de Charlemagne. Il y en a qui remontent aux temps de Clovis et de Dagobert, par exemple : *Parthénopex de Blois*, *Florient et Octavien*, *Ciperis de Vigneaux*; d'autres descendent jusqu'à Charles-le-Chauve, et même aux rois de la troisième race, comme : *Hues Capet*, le *Chevalier au Cygne*, *Baudoin de Sebourg*, le *Bastard de Bullion*. Mais les plus importantes de ces *Chansons de Geste* sont relatives aux rapports féodaux de Charlemagne avec ses grands feudataires, et le cycle tout entier s'est appelé pour cette raison : *Cycle de Charlemagne* ou *des Douze Pairs*.

Quant à l'expression de *Chansons de Geste*, en voici l'origine. *Geste* signifiait alors *actes publics*, *histoire authentique*. Tel était, au moyen âge, le sens du mot latin *gesta*. On disait la *Geste* de Charlemagne, la *Geste* d'Arthur, etc. On alla même jusqu'à donner la qualification de *Gens de Geste* aux personnes dont la famille avait une certaine notoriété historique.

CYCLE DE CHARLEMAGNE OU DES DOUZE PAIRS.

Les principales compositions épiques, réunies sous le nom de *Cycle carlovingien*, sont : la *Chanson de Roland*, dont la première rédaction qui nous soit restée a été écrite au onzième siècle par le trouvère normand Turolf; *Berte aus grands piés*, par Adenez-le-Roi; les *quatre Fils Aïmon*, ou *Renaud de Montauban*, par Huon de Villeneuve; le *Roman de Viane* (Vienne), ou *Guérin de Montglave* par Bertrans; *Maugis d'Aigremont*,

par Huon de Villeneuve; *Beuves de Hanstone*, dont on ignore l'auteur; *Huon de Bordeaux*, par Huon de Villeneuve; *Doon de Mayence*, par le même; et enfin *Ogier le Danois*, sujet traité successivement par Raimbert de Paris et par Adenez-le-Roi.

C'est ce dernier poème, *Ogier le Danois*, que nous avons choisi entre tous les autres, pour en présenter l'analyse suivie, et donner ainsi, grâce à de fréquentes citations, une idée suffisante des vastes épopées qui se rattachent au cycle de Charlemagne.

Qu'était-ce, d'abord, que ce personnage d'Ogier, et d'où lui venait cette épithète qui s'accroît si singulièrement à son nom; cette épithète qui semble l'éloigner de la terre française et l'enlever au monde carlovingien, pour en faire un héros scandinave, un compatriote de Rollon ou de Ragnar-Lodbrog?

Ogier était fils de Godefroy ou Gauffrey, un des douze preux de Charlemagne, qu'on appelait Geoffroy de *Danemarche*, pour Geoffroy le *marquis* (marquis) des *Ardennes*, ou peut-être Geoffroy des *marches* (frontières) d'*Ardennes*. *Arden* est, en effet, l'équivalent de *Dean*, dont les anciens Gaulois et les Bretons se servaient pour désigner une forêt. Ainsi, on disait Ogier le Danois pour Ogier l'*Ardennois*. Il ne s'agit donc nullement ici du Danemark.

Nous ne savons rien sur Raimbert, le premier auteur du poème d'Ogier, si ce n'est qu'il se trouve mentionné en ces termes, comme créateur de l'œuvre et natif de Paris, dans un manuscrit conservé à Durham, et faisant partie de la bibliothèque de l'évêque :

RAIMBERS le fist à l'aduré courage (au cœur hardi),
Cil (celui) de Paris qui les autres en passe.

Son poème est écrit en langue romane du douzième siècle, et dans le dialecte qui se parlait à Paris. Environ cent ans plus tard, Adenez-le-Roi reprit en sous-œuvre l'épopée de Raimbert. Sans lui faire subir une refonte capitale, il la rajeunit comme langage, afin de la rendre présente à son auguste collaboratrice, la reine Marie de Brabant, femme de Philippe-le-Hardi. L'ouvrage ainsi revu et corrigé, Adenez l'intitula : *Les Enfances d'Ogier de Danemarche*, titre qui rappelle celui d'une tragédie de Guillen de Castro, imitée par le grand Corneille dans un de ses chefs-d'œuvre : *Las Mocedades del Cid* (les *Jeunesses du Cid*).

Voici donc, d'après cette version d'Adenez, l'analyse du poème d'Ogier le Danois, qui fait suite au roman de Gauffrey (son père), lequel est engendré lui-même par celui de Doon de Mayence. C'est une chaîne d'épopées.

Le trouvère débute par la tirade suivante :

Oyez, seigneurs, que Jhésus bien vous fasse,
Le glorieux du ciel, le père espritable!
Plaise-vous ouïr chanson de grand barage (noblesse),
Ce est d'Ogier qui fut de Danemarche,
Si com son père le lessa en ostage,
Le duc Gauffrey à l'aduré courage.
A Saint-Omer fut l'empereur Karles;
Sa cour y tint à une feste Pasques.
Les gentilshommes qui de lui tiennent les marches...

Ces gentilshommes, au nombre de treize, étaient allés porter au duc Gauffrey un message de Charlemagne. Ils reviennent, la barbe et les cheveux ras.

Au palais sont, si desfublent leurs capes.

Le roi les vit, tout lui teint le visage (son visage devient [tout rouge de colère]);

Contre eux se lève, dit-leur par fier langage :

« Barons, fait-il, qui vous fist tel outrage? »

Cils dient : « Sire, Gauffrey de Danemarche,

Le mal cuvert (le traltre) où vous nous envoyastes,

Il ne vous doit, ce dit, foi ne hommage. »

Le roi l'ouït, deuil eut en son courage (en son cœur);

Dieu en jura, et le baron saint Jacques,

Pendus seront (que pendus seraient) et defaicts les os-
[tages].

Devers son fils (le fils de Gauffrey) tournera le dommage.

Or croist (tourmente) Ogier une peine si male!

Onques nul homme n'eut telle pour ostage.

Charles se vengera de Gauffrey. Celui-ci ne lui a-t-il pas laissé en otage son fils Ogier? L'enfant paeyra pour le père; l'irascible empereur est décidé à lui faire couper tous les membres, pour venger la barbe de ses ambassadeurs. En vain les barons qui l'entourent supplient-ils l'empereur d'user de clémence, en lui montrant qu'après tout le jeune Ogier est innocent de la chose advenue; en vain la reine elle-même essaye-t-elle de fléchir son époux, Charlemagne est inexorable... Ogier doit périr!

Au moment où on le croit perdu, voilà que deux chevaliers arrivent de Rome. Ils apportent une terrible nouvelle : les païens se sont emparés de la ville sainte, et en ont brûlé tous les *moustiers* (monastères). Il ne s'agit plus de pendre Ogier, mais de marcher au plus vite contre les infidèles. Ogier, du reste, ne perdra rien pour attendre. Sur-le-champ l'empereur convoque le ban et l'arrière-ban de ses vassaux; il leur donne rendez-vous à *Montmartre sur Paris*.

Tant en y vint que n'en sais le nombrage,
Tout ont couvert le pin et le terrage;
A Paris viennent Allemand et Breton,
Et Loherain, et si eut maint Frison;
Cils d'Engleterre, et si eut maint Gascon.

Charlemagne part avec sa nombreuse armée, et s'engage dans les Alpes, comme autrefois Annibal. Dieu lui envoie, pour le conduire, un cerf blanc comme neige, dont la tête est ornée de quatre rameaux. Une fois entré en Italie, l'empereur prend pitié d'Ogier et lui accorde *trêve* jusqu'à ce qu'on soit de retour à Paris. Bientôt après, on rencontre le pape Milon et les habitants de Rome qui s'enfuyaient, emportant les reliques de saint Pierre. Alerte! alerte! voici les Sarrazins.

Les deux armées se choquent avec furie : déjà les chrétiens vont fuir, Charlemagne lui-même est pressé de toutes parts. Ogier s'élance au secours de son suzerain.

« Où est le roi? crie-t-il au porte-oriflamme Alory, qu'il surprend en train de jouer des jambes.

— Seigneur, il est mort.

— Vous en avez menti! répond Ogier, qui renverse Alory d'un coup de poing. »

En même temps, il lui arrache l'oriflamme, se précipite, suivi de ses compagnons, au plus fort de la mêlée, ranime le combat, dégage et sauve l'empereur.

« Pourquoi ne ceins-tu pas ton épée? lui demande Charles, émerveillé de tant de bravoure.

— Sire, dit l'Ardennois, j'attends votre volonté pour cela.

— Eh bien, je te crée sénéchal. Garde mon drapau, je te le confie! »

A ces mots, l'empereur met pied à terre, et va lui-même ceindre l'épée au jeune homme.

Ogier, de ce moment, est chevalier... chevalier de la main de Charlemagne!

Les deux partis se livrent ensuite une foule de combats, où le fils de Gaufréy à l'*aduré courage* se distingue de plus en plus. Défié par le roi païen Karadeult, qu'on avait envoyé au camp comme messager, il accepte et lui jette aussitôt son gage. Le combat doit avoir lieu dans une île où les deux adversaires se rendront à la nage. Au milieu de la lutte, une troupe de Sarrasins environne Ogier par trahison, le blesse et le fait prisonnier, malgré Karadeult, que révolte cet acte de félonie. Amené à Rome, Ogier est une seconde fois en grand danger d'être pendu. Karadeult ne pouvant décider l'*amirans* (amiral, émir) à lui rendre son vaillant adversaire, monte à cheval et va se livrer comme otage à l'empereur chrétien :

« Droit emperère, entendez envers mi :
Veci mon corps qui se rend à vous pris ;
Ne dites mie que vous aye trahi. »
Dient Français : « Cest païen est gentil (généreux)! »
« Voire, dit Karles, onc plus loyal ne vis. »

A cette nouvelle, les Sarrasins montent en foule au palais de Corsubles (l'amiral).

« Ogier! Ogier! s'écrient-ils; pour Dieu! rendez Ogier, afin que l'on nous rende Karadeult.

— Non! répond l'opiniâtre Corsubles; Ogier sera pendu. Je l'ai juré. »

Pendant ce temps-là, Karadeult reproche aux chrétiens leur lâche indifférence :

« Comment! vous laisserez pendre ainsi votre plus vaillant chevalier? A votre place, moi, j'trais assaillir Rome tous les jours.

— Pardieu! observe le vieux Naimès, le païen a raison.

— Barons! ordonne l'empereur, allez vous *adoubier* (armer). »

Et les batailles recommencent.

Sur ces entrefaites, l'amiral sarrasinois, persuadé que Karadeult a renié Mahomet pour Jésus-Christ, veut disposer de sa fille Gloriande, qu'il lui avait promise, en faveur du roi Brunamont. Mais Ogier prend à son tour la défense de son cher ennemi Karadeult; il provoque le fier Brunamont, et il est convenu que ce nouveau duel aura lieu dans l'île où Karadeult et Ogier ont ferraillé précédemment.

« Ogier, dit Brunamont avec mépris, en vérité, je vous plains! Si jeune, si beau, si brave... et mourir avant ce soir!

— Je ne vous crains pas plus qu'une noix, répond Ogier. C'est moi qui vous tuerai avant la *vesprée*. »

Karadeult, qui a obtenu de Charlemagne la permission de se rendre à Rome, avec promesse de revenir au camp dès qu'il aurait vidé lui-même sa querelle avec Brunamont, ne peut contraindre le généreux Ogier à souffrir qu'il se batte à sa place. Il lui donne alors son épée *Courtain*, qui tant est redoutée, et qu'il n'offrirait, dit-il, à parent ne à frère.

La lutte s'engage entre Ogier et Brunamont; elle dure longtemps, et les deux adversaires y font de magnifiques prouesses. Enfin Ogier vainqueur terrasse son ennemi et s'empare de son vaillant destrier *Broie-*

fort, qui deviendra dans la suite l'un des héros du poème. A cette vue les païens, saisis d'une terreur panique, prennent la fuite, et l'on en fait un grand carnage. Karadeult, comblé de présents par Charlemagne, s'embarque avec sa jeune épouse, la belle Gloriande. Rome est délivrée, l'empereur prend congé du pape et retourne à Paris.

Ici se termine la première branche du poème.

La seconde branche s'ouvre de la manière suivante. Nous sommes à Pâques, dans la ville de Laon, où Charles tient cour plénière. Ogier s'y rend avec son fils, le jeune Baudoin (*Baudouinet*), qui se met à jouer aux échecs avec celui de Charlemagne et le fait *mat*, sans respect pour son rang. Le fils de l'empereur se fâche, Baudoin lui réplique avec aigreur, et son bouillant partner, saisissant aussitôt l'échiquier, l'en frappe à la tête et le renverse raide mort. *Ce sont là jeux de prince!*

Ogier, furieux, repousse toutes les satisfactions que lui offre l'empereur; il veut absolument faire subir au jeune Charles la peine du talion. Charlemagne menace de le faire emprisonner. Exaspéré par sa douleur paternelle, Ogier s'élance contre son suzerain lui-même; mais l'empereur l'évite, et le coup mortel va frapper Murgaifier, fils du roi de Portugal. Tant pis pour Murgaifier! Pourquoi se trouve-t-il là, si mal à propos?

Karles le voit, si commence à buchier (crier) :

« Prenez, prenez le traitour Ogier;
S'il vous escappe, vous comperez chier (vous le pairez [cher]). »

Ogier s'échappe néanmoins, enfourche Broiefort, sort de Laon avec tout son monde, et va se réfugier à Pavie, auprès du roi Desier (Didier). Incontinent, Charlemagne envoie un messager à ce prince et le somme de lui livrer son fugitif. Desier refuse, et la guerre éclate entre les deux rois. De grandes prouesses ont lieu de part et d'autre; Courtain, l'épée d'Ogier, fait des exploits prodigieux, auxquels répondent ceux de l'épée de Charlemagne, la célèbre Joyeuse. Les Lombards sont repoussés, et rentrent en désordre dans Pavie. Ce n'est pas sans peine qu'Ogier sort de la bataille. Quand il se croit bien éloigné de ceux qui le poursuivent, il descend de cheval et se livre au sommeil. Mais on arrive, on va le tuer ou le prendre, lorsque le fidèle Broiefort, comprenant le danger de son maître,

Si cler hennist qu'en tentist (retentit) le rochier;
Des piés regiette et commence à fronchier (à souffler [des naseaux]).

Onques pour ce ne s'esveilla Ogier,
Qu'il iert (car il était) moult peiné et travaillé;
Et Francs lui viennent à poignant essléssé (à bride [abattue]).

Mais Broiefort démène grand tempier (grand bruit),
Fronche, hennist et prend à tourner,
Bée (ouvre) la gueule, si a saisi Ogier
Par le collier du blanc haubert...

Ogier s'éveille alors et aperçoit Charlemagne en personne, Naimès, Gérard de Vienne et autres barons, qui l'entourent. Prompt comme l'éclair, il saute sur Broiefort, tire sa bonne épée Courtain, s'ouvre un passage à travers ses ennemis, et continue sa fuite. De temps à autre il se retourne, soit au passage d'un pont, soit en parcourant une forêt, et toujours il fait

éprouver à l'empereur quelque perte nouvelle. Enfin, son cheval qui n'a pas mangé depuis trois jours tombe sous lui d'inanition et de fatigue. Que faire? que devenir? Heureusement, il aperçoit un castel fortifié dont il se hâte de franchir la porte, en ayant soin de lever le pont après lui. Puis il monte dans la grande salle, où il trouve les gens du château en train de prendre leur repas. Un *huissier* l'arrête; il le tue. Les compagnons du mort se réfugient dans les fossés où dans les caves. Ogier alors, sans plus de façons, *estable* son destrier; il a maintenant assez de pain, de chair salée et de foin, pour vivre céans, lui et son cher Broiefort, pendant sept années, s'il le voulait.

Charlemagne arrive au pied du castel; il aperçoit Ogier sur les créneaux. Nous laissons à penser quelle figure fait le bon empereur!

Karles le voit, à peu n'est marvoyé (peu s'en faut qu'il
[n'en perde la tête]),
Et dist le roi : « Danois, ce n'a mestier (vous avez beau
[faire]),

Tost vous a ores le déable hébergé;
Mais, moult peu temps, vous ferai desrochier (dégrin-
[goler]).

Si vous ferai à mes hommes jugier,
Penderai vous comme larron fossier (qui se cache
[dans les fossés]). »

L'empereur ouvre le siège, et le pousse vivement. Ogier se désespère, mais bientôt il reprend courage et s'écrie :

Par tous les saints que je dois déplier,
Je m'en istrai (je sortirai) demain à l'esclairier (au
[point du jour]),
Trestout armé, au point le branc (l'épée) d'acier,
Sur Broiefort, s'il se peut mais (désormais) aidier.
Se n'ai cheval, ainçois (plutôt) irai à pied :
Monstrer voudrais la grand' vertu Ogier!...

En prononçant ces héroïques paroles, il descend à l'étable. Quel bonheur! son cheval est bien repu, frais et vigoureux. Broiefort a reconnu son maître; il piaffe, il hennit, *il gratte du pied et lui fait bon visage*. Tous ces détails sont d'une naïveté charmante.

Ogier caresse le noble animal.

« Ami, lui dit-il,
... moult estes bon et chier,
Onc ne fut beste qui tant soit à priser;
Par Dieu du ciel! je vous ai forment (fortement) chier:
En tantes fois m'avez eu mestier (rendu service).
Pourrez-vous mais vo bon seignor aidier?
Se me faillez, je n'ai nul recouvrier (nul moyen de sa-
[lut])... »

Broiefort le comprend, et lui répond à sa manière :

Le cheval l'ouït, si a gratté du pié;
Fronche et hennist, si a levé le chief (la tête).
Le duc le voit, prend Dieu à gracier (et se met à remer-
[cier Dieu]);
N'eut mais (jamais) telle joie, puis (depuis) qu'il fut
[chevalier].

Ce ne sera pas peut-être un rapprochement sans intérêt, que de comparer avec cet épisode un passage analogue d'Homère, l'auteur de cette immortelle *Chanson de Geste* qui s'appelle l'*Iliade*.

Afin qu'il y ait le moins de disparate possible entre

les deux morceaux, nous aurons recours, pour notre citation d'Homère, à l'une des plus anciennes traductions en vers français que nous connaissions de ce grand poète, celle d'Amadis Jamyn, l'un des membres de la Pléiade du seizième siècle.

Le divin Achille est au moment d'aller venger sur les Troyens la mort de son cher Patrocle (*Iliade*, fin du dix-neuvième livre). Avant de s'élancer sur le char qui doit l'entraîner au combat, il s'adresse à ses deux coursiers immortels, et les adjure de ne pas l'abandonner sur le champ de bataille, comme ils y ont abandonné son malheureux ami. Laissons parler le vieil Homère, par la bouche naïve de Jamyn :

« O Xanthe, et toy, Balie, insigne race et belle,
Chers enfans de Podarge, en cette aspre querelle,
Prenez garde à sauver et tirer de méchef (malheur)
Vostre charton (écuyer), pour voir ses amis derechef;
Faites qu'il se retire au partir de la guerre,
Et ne le quittez mort comme Patrocle en terre. »

Xanthe, viste cheval, fit de la teste un clin (mouvement),
Au dehors du collier laissa choir tout son crin,
Et vers son maistre Achille ayant tourné la teste,
Luy respond aux propos desquels il l'admoneste;
Junon blanche de bras fit ce, que beau cheval
Eust alors un langage aux humains tout égal.

Or son dire fut tel : « O magnanima Achille,
Encore cette fois nostre vigueur agile
Te rendra sans faillir en lieu de sauveté;
Mais, las! ton dernier jour est proche à ton costé.
Nous n'en sommes autheurs, mais la Dététe grande
Et le Destin puissant qui dessus tous commande.
Nous courrions à l'égal de Zéphyre, le vent
Qui de légèreté passe aux autres devant.
Ce n'est tardiveté, ce n'est nostre foiblesse
Qui cause le trespas dont Patrocle te laisse;
Mais l'un des plus puissans de la troupe des Dieux,
Qu'autrefois enfanta Latone aux beaux cheveux,
Favorisant Hector, lui a donné la gloire
De l'occire en ce point qu'en as ouy l'histoire.
Il est mesme prescrit sous la fatalité
Que d'un homme et d'un Dieu seras de mort donté. »

Comme il parloit ainsi, les Furies y vindrent
Qui d'aller plus avant sa parole retindrent.
Achille respondit, en souspirant bien fort :

« Xanthe, pourquoy viens-tu pronostiquer ma mort?
Tu fais mal ton devoir : je suis certain moy-mesme
Que je clorray mes jours dessous la Parque blesme,
Loin de père et de mère!... Or si ne veux-je pas
Cesser pour tout cela de suivre les combas,
Tant que j'aye chassé, pressé à suffisance
Les Troyens terrassez sous le fer de ma lance. »

Certes, voilà une situation d'un effet grandiose et pathétique. L'annonce de la fin prématurée d'Achille entoure sa mâle figure d'une auréole poétique et touchante. Néanmoins, le sublime rhapsode nous paraît, en cette circonstance, inférieur au naïf trouvère. Xanthe est loin d'éveiller en nous la même sympathie que Broiefort; il *fait mal son devoir*, en essayant de jeter sous les regards du héros qui l'interpelle l'ombre d'un pressentiment fatal. Le cheval d'Ogier est bien mieux l'ami de son maître : il ne cherche pas à le décourager; au contraire, il le sauve d'un péril imminent, sans avoir besoin pour cela d'un miracle qui communique à ses organes d'animal le privilège momentané de la parole humaine. Xanthe, avec le don

de prophétie que Junon lui accorde, est plus *divin* sans doute; mais, en revanche, Broiefort est plus *humain*, et nous avons toujours présente à la pensée cette réflexion d'un personnage de Tércence, formulée dans un vers latin qui est devenu proverbe :

Je suis homme; rien de ce qui touche à l'homme ne m'est étranger.

Revenons à notre brave paladin. Après avoir achevé son entretien avec Broiefort, il lui met le frein et la selle, monte aussitôt sur le vaillant coursier, baisse le pont de son château en faisant le signe de la croix, s'élance au hasard et passe sur le ventre à toute l'armée de Charlemagne. Il finit cependant par tomber entre les mains de son ennemi, qui le retient sept ans prisonnier dans la ville de Reims, et le confie à la vigilance de l'archevêque Turpin. En l'absence de l'Achille féodal, les païens relèvent la tête et envahissent l'empire au nombre de quatre cent mille. « Ogier! Ogier! » s'écrie la France entière. Charlemagne est contraint de le mettre en liberté.

A peine libre, Ogier demande son épée Courtain; on la lui donne. « Broiefort! » dit-il ensuite; mais, las! Broiefort est perdu. En vain lui amène-t-on d'autres montures, et des meilleures: elles plient toutes sous lui. Heureusement, un chanoine lui donne des nouvelles de son destrier chéri: Broiefort est à Meaux, où il sert à exploiter des carrières pour l'abbaye de Saint-Faron. Vite, on envoie le réclamer, et le noble animal est enfin rendu à son maître, ou plutôt à son ami. L'entrevue est des plus touchantes; le bon coursier, en apercevant notre héros, se couche devant lui, puis, se relevant, frappe du pied la terre et hennit fièrement. Ogier saute en selle et tire son épée; mais au lieu d'aller combattre les Sarrasins, comme on s'y attendait, il exige qu'on lui livre *Charlot*, le fils de l'empereur, pour en faire à sa *volonté*; sinon, il ne bougera point. Charles refuse, mais Charlot se dévoue pour sauver la France. Ogier le saisit par les cheveux, lève son glaive et va frapper... Tout le monde jette un cri; Charlemagne pousse des lamentations déchirantes.... Soudain, un coup de tonnerre se fait entendre; l'ange Gabriel arrête le bras d'Ogier, et lui annonce que son fils est en paradis. Charlemagne et Ogier s'embrassent... les Sarrasins en pâtiront!

En effet, Ogier les rencontre et les bat comme tous les jours. Mais, ô douleur! c'est dans une de ces grandes batailles que périt Broiefort, l'incomparable destrier!... Pauvre Ogier!... il avait déjà perdu sa femme et son fils, voilà maintenant qu'il perd son ami, son confident, son compagnon d'armes... Que va-t-il devenir?...

Dans la dernière branche du poème, le trouvère nous fait assister à de nouvelles aventures. Un méchant Turc, nommé Helpin, veut épouser malgré elle sa captive, la fille d'Angart, roi d'Angleterre: Ogier

vient au secours de la princesse et tue le mécréant. La jeune fille et son libérateur chevauchent de compagnie. Bientôt, Ogier se voit attaqué par des ennemis de plus en plus nombreux. Blessé en treize endroits, il est obligé de se séparer de la princesse, à laquelle il recommande de lancer son cheval à toute bride vers le camp de Charlemagne, pour y demander du secours; autrement il est perdu. En attendant le retour de sa compagne, il s'adosse contre un rocher et tient tête à des milliers de païens. La fille d'Angart arrive au camp, et raconte le péril d'Ogier. Aussitôt on fait sonner les trompes et les *olifans* (cors d'ivoire); on prend l'oriflamme, on vole au secours du héros, on le délivre au cri de *Montjoie!* et l'on s'empare du camp sarrasin. Soixante femmes d'amiraux, de ducs et de rois, se convertissent. Charles rentre à Laon, au son des cloches et aux acclamations du peuple. Enfin, Ogier épouse sa belle compagne d'aventures, la fille d'Angart, et le poète s'écrit :

Grands sont les noces au palais princé (impérial),
La joie grand, jà greigneur (plus grande) ne verrés;
Huit jours tout plains a la feste duré.

Ainsi se termine cette martiale épopée, qui, dans la rédaction de Raimbert de Paris, comprend treize mille cinquante-huit vers. Sans contredit, elle abonde en beautés de premier ordre; un souffle héroïque la remplit d'un bout à l'autre. Ces grands coups d'épée, ces exploits fabuleux, ces aventures inouïes; ces hommes de fer, dont le cœur est d'une trempe aussi solide que leur glaive, et qui, seuls, affrontent victorieux des armées innombrables; ce monde étrange et surhumain dans lequel nous transporte la puissante fantaisie du trouvère, tout cela nous émeut, nous attire, nous entraîne avec un irrésistible vertige, et fait briller en quelque sorte à nos regards éblouis le mirage d'un passé plein de grandeur, à travers sa naïveté robuste et sa barbarie primitive. Il semble que l'on voie s'agiter encore, au fond de leurs immenses forêts, ces gigantesques fossiles, ces monstres antédiluviens que Cuvier a fait revivre sous nos yeux, par la seconde création du génie et de la science.

Ce qui domine surtout dans l'œuvre de Raimbert et d'Adenez-le-Roi, c'est l'inspiration féodale, le souvenir des grandes luttes qui ont morcelé le royaume des Francs sous les derniers Carolingiens. Charlemagne joue un triste rôle en face d'Ogier le Danois; le suzerain est bien petit à côté du vassal. En vérité, l'on est surpris de lire sous un pareil portrait le nom du vainqueur de Witkind et du restaurateur de l'empire d'Occident. On sent qu'il porte ici la peine de la faiblesse et de l'indignité de ses successeurs; ce n'est pas à lui personnellement qu'en veulent les trouvères: ils confondent Charles-le-Grand avec Charles le-Simple.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

LES FEMMES DE L'ÉVANGILE,

Par le R. P. VENTURA DE RAULICA (1).

Ce numéro vous parviendra dans le temps de la

(1) Chez Auguste Vaton, 50, rue du Bac.

prière et de la pénitence; les fêtes du monde sont délaissées; les femmes chrétiennes se rassemblent au pied de la chaire évangélique, et nous croyons nous conformer à ces pensées graves, qui font du bien à l'âme, en venant vous parler aujourd'hui d'un livre

qui est tout ensemble un trophée d'honneur érigé à notre sexe, et un sérieux enseignement adressé aux femmes par une voix éloquente et vénérable. Vous n'ignorez pas, mesdemoiselles, quelle était la déplorable condition des femmes dans la société païenne; vous savez jusqu'à quel point l'antique malédiction méritée par Eve pesait sur leur tête, mais vous avez dû remarquer que dès l'apparition du divin Rédempteur, les femmes ont pris auprès de lui la place qu'elles ont gardé dans la société nouvelle. Elles ont été relevées de la dégradation première par Marie, la nouvelle Eve, la mère du Christ! Les figures de femmes, nobles, touchantes, délicieuses, abondent dans l'Evangile, depuis la Vierge admirable qui pressait dans ses bras le Divin enfant, en repassant ces choses dans son cœur, jusqu'à ces femmes dévouées et fidèles qui suivaient leur maître au Golgotha, recevaient son dernier soupir, et venaient encore à l'aube du troisième jour, arroser de parfums et d'aromates le sépulcre de leur bien-aimé! Les femmes ont ardemment aimé le Dieu fait Homme; elles l'ont confessé hautement; elles l'ont suivi sans crainte, elles ont proclamé ses louanges, célébrant le sein qui l'avait porté, les mamelles qui l'avaient nourri; elles ont consacré leurs biens terrestres à la subsistance de ce céleste voyageur, et, en retour, il les a aimées, il les a affranchies, il en a fait, en quelque sorte, les coopératrices de l'œuvre pour laquelle le Père céleste l'avait envoyé. Repassez en esprit les Saints Évangiles, et voyez combien les femmes s'y montrent dévouées et sublimes! C'est la pauvre mère de Chanaan, qui poursuit le Sauveur de ses plaintes maternelles, et qui le force de lui accorder ce miracle dont elle se reconnaît si indigne; c'est une autre mère, la veuve de Naïm, dont les pleurs émeuvent la compassion de notre tendre maître; c'est Madeleine, si belle dans sa douleur et dans ses larmes repentantes; c'est l'humble veuve, dont l'Evangile n'a pas conservé le nom, qui jette dans le tronc une obole et que Jésus-Christ loue en termes magnifiques; c'est la Samaritaine, écoutant au bord du puits de Jacob la Parole éternelle, eau céleste qui éteint la soif; ce sont les saintes femmes, intrépides et fidèles, qui vont au tombeau le troisième jour; qui, les premières, voient le ressuscité et l'adorent; qui reçoivent ses messages pour les disciples, et sont, avant les apôtres eux-mêmes, les hérauts de la Bonne-Nouvelle. Le P. Ventura, spiritualisant encore ces types célestes, a vu en elles les symboles des excellentes vertus qu'elles ont le plus particulièrement représentées durant leur vie mortelle; il en tire le sujet de leçons familières et profondes que nous recommandons à l'attention des femmes chrétiennes; celles de nos lectrices qui ont eu le bonheur d'entendre l'éloquent prédicateur à Saint-Louis-d'Antin, retrouveront peut-être un bon et pieux souvenir en lisant cet article; celles qui n'ont pas assisté à ces conférences, nous sauront gré de leur indiquer un livre attrayant et solide, qui, dans les plus hautes vérités de la religion, trouve un enseignement pratique et à la portée de tous.

Le R. P. Ventura, ainsi que tous les auteurs chrétiens, a une haute opinion de la mission de la femme ici-bas; mais cette opinion n'est pas un éloge flatteur, elle est plutôt un austère enseignement. En effet, la famille tout entière n'est que ce que la femme la fait; elle est le miroir fidèle de ses bonnes qualités ou de

ses défauts, de ses vertus ou de ses vices, et par conséquent la société civile, qui n'est que la réunion des familles sous un chef politique, cette société est aussi telle que les femmes l'ont faite, sage ou insensée, religieuse ou impie, dans la mesure de la sagesse ou de la légèreté, de la religion ou de l'impiété des femmes, dont le pouvoir moral incontestable peut devenir ou leur gloire ou leur opprobre.

Mais ce pouvoir moral des femmes ne peut s'exercer d'une manière bienfaisante hors de la religion; il faut que la femme soit pieuse, pour qu'elle soit aussi fille candide et soumise, femme dévouée, mère tendre et prudente; sous l'influence de la religion, son être se développe, les vertus rayonnent autour d'elle; elle est alors ce flambeau resplendissant dont parle l'Evangile, qui, placé sur le chandelier domestique, répand incessamment autour de lui la lumière de la foi, et éclaire tous ceux qui habitent la maison; elle est ce vase de parfum qui répand la bonne odeur de Jésus-Christ; elle est ce sel mystérieux qui empêche la famille de se corrompre. Enfant, son innocence, sa piété naissante ravissent un père trop souvent incrédule; jeune fille, elle est l'ange tutélaire du foyer; femme, elle soutient, elle égaye, elle console le compagnon de sa vie; mère, elle élève ses enfants sous l'œil de Dieu, et les prépare noblement au labeur terrestre et à la récompense immortelle... riche, elle soulage la misère par sa présence et par ses aumônes; pauvre, elle édifie par sa résignation. Mais ces vertus de tous les jours qui affermissent l'empire de la femme, qui la font si grande aux yeux du penseur, la patience, la douceur, l'esprit de paix, l'assiduité au travail, la simplicité, l'amour du foyer n'existent, durables et solides, que lorsqu'elles sont appuyées sur les grandes vérités de la foi. La vertu purement humaine n'a guère de durée, c'est la maison bâtie sur le sable que la première tempête renverse, mais les vertus domestiques, ces vertus qui souvent passent ignorées, ont besoin, pour résister au combat de la vie, de jeter leurs profondes racines au pied de la croix. C'est la prière, c'est la piété qui entretiennent chez une femme la force du sacrifice; c'est dans son amour pour Dieu qu'elle puise son dévouement pour les siens, dévouement souvent éprouvé, quelquefois méprisé, et qui tomberait en ruine s'il n'était que l'œuvre d'une affection fragile et mortelle.

Le R. P. Ventura a vu dans les Femmes de l'Evangile le modèle de ces premiers sentiments que nous devons à Dieu, et qui sont la source féconde du bien que nous sommes appelées à répandre autour de nous. Il trouve dans la Chananéenne le type de l'esprit de prière, humble, confiant, sans lequel nous ne pouvons rien, avec lequel nous pouvons tout espérer de la miséricorde de Dieu. Il décrit dans les termes les plus touchants cette pauvre mère qui s'humilie, qui s'abaisse, afin d'obtenir la guérison de son enfant, et qui force, en quelque sorte, la volonté de Dieu même par l'ascendant souverain de sa prière. Nous avons tous entre les mains la clef d'un trésor, mais nous ne savons pas en user; nous savons que tout est promis à la prière, mais quand et comment prions-nous?... La femme malade, qui touche avec tant de foi le bord du vêtement de Jésus-Christ, et qui s'en retourne guérie, nous offre l'image de la véritable piété, qui se plaît à manifester sa foi par ses œuvres et par la confession publique de ce qu'elle

croit. « La vraie piété, dit le P. Ventura, est aussi » charité, car par cela même qu'elle nous pousse à » aimer Dieu comme notre père et à avoir du zèle » pour tout ce qui tient à Dieu, elle engage le chrétien à s'intéresser à l'homme, qui est l'image de » Dieu, à le secourir dans ses misères, à le soulager » dans ses douleurs ; en sorte que les œuvres de miséricorde sont l'essence de la véritable piété. Ah ! » la vraie piété ne s'absorbe pas en elle-même, ne se » renferme pas en un saint égoïsme insensible aux » misères et aux malheurs des autres... La vraie piété » laisse à la science à causer des moyens d'améliorer » la condition de l'humanité, et elle s'empresse de les » pratiquer... C'est elle qui donne à la femme chrétienne cette intelligence de la misère et du malheur dont parle l'Écriture Sainte... C'est elle qui » fait naître dans la femme vraiment pieuse cette vie » à double esprit, à double face : cette vie d'oraison et » d'action, d'amour de Dieu et de dévouement pour » l'homme qui n'est que la radiation de la vie cachée, » de la vie mystérieuse de Jésus-Christ en elle, et qui » se traduit au dehors par des œuvres de charité et » de justice qu'elle seule peut produire.

» La vraie piété est aussi heureuse à l'Hôtel-Dieu » qu'au temple de Dieu, au grabat du pauvre qu'à » la Table sainte ; elle se plaît autant à essuyer les » larmes, à panser les plaies, à adoucir les souffrances » du pauvre de Jésus-Christ, qu'à se nourrir de Jésus-Christ. Les jours où elle peut revêtir, nourrir le » pauvre, instruire ses enfants, soigner les malades, » répandre dans leurs cœurs le baume de la consolation et de l'espérance, ces jours-là sont, d'après la » belle pensée de saint Grégoire, des jours de fête, des » jours de banquet pour la vraie piété, parce que les » œuvres de charité sont la vraie nourriture du cœur, » la seule nourriture qui le rassasie et le rende heureux. »

Ceci est la doctrine de l'Église et la véritable réponse à ceux qui trouvent que la religion et le culte ne sont utiles à rien. Sans la prière, sans le culte qui alimente la prière, point d'esprit de piété, et sans piété, point de charité, point de compassion, point de sacrifices. Hélas ! où en seraient, non-seulement la famille, mais les pauvres de notre France, si la femme pieuse n'existait pas ? On souffre bien en ce moment dans les mansardes des villes, dans les chaumières éloignées de la campagne, mais aussi, au sein des familles chrétiennes, on se préoccupe bien de ces souffrances ; ces femmes, si assidues à l'église, ne le sont pas moins dans la maison des pauvres gens ; ces mains qui se joignent si souvent dans la prière, s'ouvrent pour laisser tomber l'aumône libérale ; ces lèvres qui parlent à Dieu savent aussi parler à l'indigent et le consoler... Encore un coup, que deviendraient les pauvres, en ces jours désastreux, sans la pitié et la piété des femmes ?

La veuve de Naïm, pleurant la mort de son fils unique, fournit au P. Ventura le sujet d'une de ses plus belles homélies. Il voit en elle et l'Église, épouse de Jésus-Christ, pleurant la mort spirituelle de ses fils, et la mère chrétienne, enfantant sa famille par ses leçons et ses exemples, à la foi, à la vertu, à la grâce.

« Mères chrétiennes, s'écrie-t-il, saintement fières » de votre grandeur, de votre dignité, soyez aussi » scrupuleusement jalouses d'en accomplir tous les

» devoirs ; souvenez-vous que votre enfant, à l'âge » mûr, ne sera que ce que vous l'aurez fait au premier âge. Il n'abandonnera pas, même dans sa vieillesse, dit l'Écriture sainte, la voie que vous lui avez indiquée, et dans laquelle vous l'aurez engagé » dès son enfance. Le sort de vos enfants, tout leur » avenir dans ce monde et dans l'autre est dans vos » mains. Il sera bon chrétien, il fera son salut, si » vous avez su, de bonne heure, former son esprit et » son cœur aux pratiques du christianisme, et si vous » lui avez inspiré, avant tout, un zèle sincère pour le » salut de son âme.... Pour moi, je ne connais rien » de plus noble, de plus grand, de plus auguste, de » plus saint, que la mère chrétienne révélant Dieu à » ses enfants. »

Puissiez-vous, mesdemoiselles, mériter un jour cette grave louange, et si vous devenez mères, révéler Dieu à l'innocence de vos enfants, comme l'a fait la mère du grand saint Bernard, ou obtenir de Dieu, par vos larmes, la conversion de vos fils, comme l'a fait la mère du grand saint Augustin.

Nous n'analyserons pas toutes ces homélies, si remarquables par la profondeur de la doctrine et la simplicité du langage ; nous ne vous parlerons ni de la Samaritaine, qui symbolise la grâce, ni de Marie Madeleine, modèle de l'amour et de la pénitence, qui, trois fois, se vit défendue par le divin Maître ; ni de Marie au pied de la croix, enfantant, au milieu des plus amères angoisses, tous les fidèles que lui lègue son Fils expirant ; ni des Saintes Femmes au tombeau, qui représentent le bonheur des petits, toujours aimés, toujours favorisés par le Sauveur ; nous craignons, en allongeant cet article, de trop nous étendre sur un sujet si sérieux ; mais nous recommandons l'œuvre du P. Ventura à toutes les mères de famille, aux institutrices, à toutes les personnes qui désirent trouver dans leurs lectures un aliment solide, des pensées nouvelles et un véritable profit intellectuel.

Le P. Ventura a également publié en deux volumes, chez le même éditeur, *la Femme catholique*, faisant suite aux *Femmes de l'Évangile* (1). Ce tableau rapide de l'heureuse influence exercée par notre sexe, serait bien propre à faire naître en nous quelque orgueil, si plutôt il n'éveillait le sentiment d'une louable et sainte émulation. Ce qui les a distinguées, ces nobles femmes qui ont passé en faisant le bien, nées sur le trône ou dans l'indigence, c'est la bonté, c'est la piété, la pureté de leur âme : elles ont vécu pour les autres, et en admirant leurs exemples, nous pouvons nous dire comme autrefois l'évêque d'Hippone : *Ce que celles-ci ont fait, pourquoi ne le ferions-nous pas ?*

C'est, du reste, une majestueuse galerie que celle qui commence aux vierges martyres, aux Agnès, aux Cécile, aux Suzanne, qui nous montre les nobles traits des Hélène, des Mélanie, des Paule, des Pulchérie, pour arriver aux Clotilde, aux Geneviève, aux Radegonde, aux Bathilde, et de là aux grandes reines, aux saintes religieuses du moyen-âge, aux Berthe, aux Marguerite, aux Hedwige, aux Elisabeth, aux Hildegarde, aux Gertrude, modèles de charité, de pudeur, de piété, de science. Les temps modernes nous montrent la femme sous ses plus beaux caractères ; Jeanne d'Arc réunissait en elle la candeur des vierges, l'in-

(1) Ce second ouvrage n'est pas destiné aux jeunes filles.

trépidité du guerrier et la foi des martyrs; sainte Thérèse serait le plus grand écrivain de l'Espagne, si elle n'en était la plus grande sainte; les compagnes de saint Vincent de Paul, les coopératrices de ses bonnes œuvres, mademoiselle Legras, madame de Miramion, mademoiselle de Lamoignon (j'en passe, et des meilleures), sont l'honneur de la France; Marie Leczinska et ses filles purifiaient la cour de Louis XV, et les femmes pieuses, à la suite de Marie-Antoinette et de l'angélique Elisabeth, ont sanctifié par leurs prières et leur résignation l'échafaud de 93. Pour vanter les œuvres des femmes de nos jours, nous emprunterons un passage dû à une plume célèbre, et ces paroles pénétrantes produiront, nous n'en doutons pas, de salutaires effets sur le cœur de nos lectrices.

« Il n'y a pas un coin écarté de pauvreté, que la charité n'explore, pas de plaie hideuse qu'elle ne lave et ne nettoie, pas une douleur mystérieuse qu'elle ne console, pas un repentir qu'elle n'accueille, pas un désespoir qu'elle ne sauve, et pas une âme en peine qui ne se jette entre ses bras! Que de combinaisons ingénieuses et sans relâche! que de refuges ouverts à des existences brisées! que de larmes essuyées! que de caves et de mansardes visitées! que de corps gisants sur la paille relevés, ranimés, réchauffés, vêtus, nourris, guéris!

» De même que l'industrie suit, selon l'ordre des matières, la division du travail, de même la charité suit, selon l'ordre des misères, la division de secours. Ainsi la charité n'abandonne pas un instant

» la vie du pauvre : elle s'occupe de lui avant sa naissance, pour lui procurer un berceau et du lait; elle élève son enfant dans la crèche, dans l'asile et dans l'école, paie et protège son apprentissage, adopte l'orphelin, délivre le prisonnier, visite le malade, aide, sans l'humilier, la misère qui se cache, et ajoute à l'aumône la parole qui console et fortifie. La charité est infatigable, elle frappe à toutes les portes, elle est insatiable, tout tombe dans sa bourse : dons, quêtes d'églises, souscriptions, secours d'hôpitaux, argent de mairies, denrées, meubles, objets en nature, subventions du gouvernement; avec cela, on achète des médicaments et du linge, on dresse des lits, on chauffe des fourneaux, on travaille des chaussures, des bonnets, des habits; on blanchit, on entretient, on couvre les dépenses, on pourvoit à tout. »

(CORMENIN, *Manuel des Oeuvres de charité de Paris.*)

Ce tableau vif et piquant de la charité n'est-il pas le portrait de la femme chrétienne de nos jours? M. de Cormenin l'a prise sur le fait; quant aux vertus domestiques, qui n'ont d'autre théâtre que les murs de la maison, ceux qui en sont l'objet pourraient seuls les comprendre et les louer. Bornons-nous à constater que le nombre des femmes pieuses, comme l'entend le P. Ventura, est très-grand dans notre France, et faisons des vœux pour que toutes nos lectrices augmentent les rangs de ces âmes d'élite, gloire de la religion, joie de la famille et salut de la patrie!...

M. F.

Littérature Étrangère.

« Wer ist der Reichste? » würde Kleantes gefragt. — « Derjenig welcher an Begierden der Aermste! » war die Antwort.

Als Socrates den Giftbecher trincken sollte, und einer seiner Schüler mit Thränen ausrief: « Ach, dass du so unschuldig sterben müsst » antwortete der Edle: « Wolltest du denn, dass ich schuldig wäre? »

Ein Mann, der sich durch Betrug bereichert hatte, fuhr nacht bei jedem Geräusch auf. Er meinte immer, man wolle ihn bestehlen. So nothigte er auch einst seinen Bedienten, mit ihm ümher zu suchen. Es fand sich Niemand. Doch der Herr schrie: « Es ist ganz gewiss ein Spitzbube hier. Johann, siehst du keinen? » — « Äuser Ihnen sehe ich keinen » antwortet der Diener.

Quel est l'homme le plus riche demandait-on à Cléanthe? — C'est celui qui désire le moins, répondit le sage.

Lorsque Socrate fut condamné à boire la ciguë, un de ses disciples s'écria en pleurant: Être innocent et mourir ainsi! Aimerais-tu mieux que je mourusse coupable? reprit la noble victime.

Un homme qui s'était enrichi à force de fourberie, était effrayé du moindre bruit qu'il entendait la nuit. Il croyait toujours qu'on voulait le voler. Une nuit, même, il réveilla son domestique pour chercher avec lui, mais on ne trouva personne. Il y a bien sûr un voleur ici, s'écria-t-il: Jean ne vois-tu personne? — Je ne vois que vous, répartit le serviteur.

E. FERRUS.

LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Décembre 18...

Nous passons nos soirées en famille, tantôt chez Albert, tantôt chez nous, et les heures coulent délicieusement dans une société si chère, au milieu de

nos enfants dont l'esprit se forme, dont le caractère se décide et qui ajoutent au charme de notre réunion cette fleur de jeunesse qui, déjà, commence à nous échapper. Les poètes le disent avec raison, et, sans doute, d'après leur expérience :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées,
La nuit est déjà proche à qui passe midi...

Je sens moi-même, au sein de la situation la plus heureuse et la plus paisible, que le *plaisir du jour* s'évanouit, que la vivacité de l'imagination pâlit, et que la vie paraîtrait bien décolorée, si les enfants n'étaient là, autour du foyer, pour réveiller à la fois et les plus tendres affections de l'âme et les plus fraîches espérances de l'avenir. Déjà, désintéressés de la vie, quoique jeunes encore, nous vivons moins en nous qu'en nos enfants, et pourtant, je le sens, je le sais, cette affection si grande dans mon cœur, dans celui de leur père, cette affection profonde qui est notre première pensée au réveil, qui nous suit partout, qui vibre en nous à chaque pulsation de notre cœur, cet amour, le plus généreux de tous, ne les occupera pas uniquement, et avant peu d'années, d'autres attachements les entraîneront loin de nous; ils quitteront la maison paternelle, où ils sont si aimés, pour aller fonder eux-mêmes une autre famille; nous ne serons plus les premiers objets de leur tendresse, enfin, ils seront forcément ingrats... Quand le frère oiseau a grandi, il ouvre ses ailes, il quitte le nid paternel, il se choisit une compagne, il se bâtit une demeure, et il oublie la mère qui le couvait sous sa poitrine, le père qui lui apportait la nourriture et qui chantait, pour l'égayeur, ses plus belles cantates... il l'oublie... c'est la loi de nature! Nos enfants ne nous oublieront pas, je le sais, mais jamais ils n'aimeront comme ils sont aimés... l'amour ne remonte pas... Eh bien! Dieu l'a voulu ainsi, je m'y résigne, et dans l'amertume que cause cette pensée, il y a quelque chose de fortifiant, de salutaire, car on comprend qu'il est bon d'aimer d'un amour tout à fait désintéressé, d'aimer avec le plus entier abandon, le dévouement le plus absolu, ceux qui nous survivront, qui nous oublieront, qui seront ingrats sans remords... Hélas! ils seront ce que nous fûmes, et l'on ne comprend ses parents, l'on n'apprécie sa mère que lorsqu'on est mère soi-même! Mes pauvres enfants, innocents, ignorants encore, je ne vous demande rien que d'être sages et heureux!

Janvier 18...

Pendant nos soirées, Robert lit ses classiques, et surtout son Virgile, qu'il explique et commente avec amour; Adolphe, assez pauvre humaniste, traduit de l'anglais; Léonce et Georges apprennent leurs leçons, ou jouent à quelque jeu sur une table toute couverte de damiers, de dominos, de jeux de patience, de livres d'images et de boîtes de couleurs. Ma sœur, Antoinette et moi, nous travaillons; je fais de la tapisserie au gros point, car ma vue baisse, et Henriette, qui a des yeux de quinze ans, brode au point des Gobelins une magnifique chasuble, chef-d'œuvre de goût et de patience. Nos maris causent, lisent ou jouent aux échecs; à huit heures on prend le thé; Antoinette fait un peu de musique, et nous nous quittons, sans avoir regretté les réunions du monde, ni les brillantes parties de plaisir. Léon est souvent des nôtres, mais les devoirs de sa profession et son goût pour l'étude ne lui permettent pas une assiduité entière. Il a une nombreuse clientèle, surtout parmi les pauvres gens, et il se délasse de ses travaux en faisant de sa maison un véritable musée, consacré à l'histoire de notre province; où chaque époque est

représentée par quelques médailles, un meuble, une sculpture ou un tableau.

Hier au soir, Adolphe, après avoir écrit assez longtemps, est venu s'asseoir sur un coussin, aux pieds de sa mère, et prenant Georges sur ses genoux, il a lu une charmante poésie anglaise, qu'il venait de traduire, et qui semblait inspirée par cet aimable *Geordie* (1), qui, toute la soirée, avait tourné autour de nous comme un lutin, comme un Ariel aux blonds cheveux :

« Ah! petit tapageur de Geordie, qui toujours gai,
» toujours éveillé, vas cueillant, ça et là, des pâquerettes et des roses que tu entasses pêle-mêle en
» bouquets; toi qui, sans repos, vas, viens, rentres,
» sors en gambadant, en dansant; ah! mon malicieux
» lutin, toi dont la bouche semble sourire comme
» si le ciel venait de la faire éclore; babillard in-
» fatigable, ah! Geordie, ah! *dolce riso* (2) comment
» peux-tu te conduire ainsi?

» Tourne-t-on le dos une minute? vite, un méchant tour! On te surprend à fouiller dans mes
» livres, ou bien encore à grimper sur la table sans
» t'inquiéter si elle est solide, et une fois dessus, en
» regardant d'un œil malin, tu te dis : Puis-je mon-
» ter?... »

» Mais viens... le soleil brille de son plus doux
» éclat. Nous irons dans les bois écouter tes amies les
» grives, et cueillir les fleurs sauvages et les mûres
» des haies, puis, quand l'heure de rentrer sera ve-
» nue, nous reviendrons au logis, les mains chargées
» de bouquets; tu feras ta prière, Geordie, et toujours
» chantant, tu iras chercher, Geordie, ton petit lit
» tout blanc. »

Ce gentil badinage nous amusa tous, et vraiment Georges, enfant doux et vif, plein à la fois de tendresse et de pétulance, étourdi et caressant, semblait avoir posé devant le poète. On caressa Geordie, mais j'avais le cœur un peu serré, car mon pauvre Léonce était en retenue, pour avoir manqué de respect à son professeur. Sa vie se passe dans des alternatives continuelles de fautes, de punitions et de repentirs, repentirs sincères, mais auxquels manque la force et la durée. Esprit léger, mobile, accessible à toutes les tentations, quelles craintes il m'inspire, et comment le préserver?

Janvier 18...

J'ai passé ces premiers jours de l'année en visites; j'en ai fait deux aujourd'hui qui m'ont laissé une vive impression. La première était un devoir d'étiquette, pénible parce qu'il se représente rarement, et que souvent, aucun point de contact ne réunit les deux personnes que les convenances réunissent, et ne vient rendre plus facile un languissant et monotone entretien. J'allai donc faire ma visite annuelle à madame de Gessan, tante maternelle de Marguerite. C'est une femme âgée, infirme, veuve, sans enfants et très-riche. Elle habite une antique et somptueuse maison, où tout semble calculé pour le bien-être et la magnificence. Un domestique en livrée me fit traverser plusieurs beaux salons, et me conduisit vers une pièce

(1) Diminutif anglais de George,

(2) *Doux rire*.

reculée où madame de Gessan se tient ordinairement. Les tapis assourdisaient le bruit de nos pas, on ne m'entendait pas venir, et j'entendais parfaitement un bruit de voix grondante qui venait jusqu'à nous. Je reconnaissais le timbre grêle de madame de Gessan, qui s'élevait de plus en plus, et qui jeta enfin cette phrase peu *parlementaire*, comme on dit aujourd'hui : — Vous jouez comme une *mazette* ! restons-en là !

J'étais devant la porte du salon, elle s'ouvrit, et ce que je vis me révéla le motif de la querelle. Madame de Gessan était assise devant une table de trictrac ; elle jouait avec mademoiselle Hortense, sa demoiselle de compagnie ; craintive et pauvre créature, qui baissait sa tête humiliée sous le poids de la rebuffade qu'elle venait de recevoir. Je m'avançai : madame de Gessan se souleva à demi du profond fauteuil où elle était ensevelie, et me fit un accueil assez gracieux. Je la trouvai horriblement changée : la décrépitude était gravée sur son visage, de cruelles infirmités avaient altéré tous ses sens ; elle voyait mal, entendait peu et se servait difficilement de ses mains et de ses jambes, mais la vieillesse et la maladie perdaient en elle leur caractère respectable et touchant. Un sombre mécontentement, une aigreur mal dissimulée, une colère incessante se trahissaient dans ses gestes incertains, dans son regard terne et voilé, dans sa voix aiguë et saccadée. Tout semblait l'irriter, et la fuite des années, et les souffrances, inevitables compagnes du déclin de l'âge, et la vue de ces biens dont elle avait joui, beauté, vigueur, santé, que d'autres possédaient à leur tour, flamme brillante de la vie, qui passe de mains en mains. Cependant, tout ce que la fortune peut apporter d'adoucissements aux maux du corps, se trouvait réuni autour d'elle, et, avec une autre âme cette fortune n'aurait-elle pas pu consoler même les douleurs de l'âme ? Elle aurait pu créer à cette veuve sans enfants, une nombreuse et tendre famille, et jeter sur la sombre nuit de la vieillesse les dons de la charité et de la reconnaissance !

Sa conversation était aride, et morne comme son visage ; elle se plaignait de ses souffrances avec amertume ; il semblait que le bon Dieu lui eût fait une injustice en lui envoyant ces douleurs, apapage de la nature humaine ; elle se plaignait de son isolement, oubliant qu'elle-même l'avait provoqué... Plusieurs fois, pendant les vingt minutes que dura ma visite, elle trouva moyen de rudoyer mademoiselle Hortense, qui s'était rassise à un métier de tapisserie, et qui répondait avec une crainte visible aux interpellations de sa maîtresse. A une attaque plus vive que les autres, la pauvre esclave baissa la tête, et je vis des larmes silencieuses rouler sur ses joues pâles, mais sans qu'elle osât répondre, car le renvoi, c'est-à-dire l'abandon, la faim, le froid auraient été la conséquence de sa hardiesse.

Je ne pouvais rien dire, quoique j'eusse le cœur serré à l'aspect de ces deux misères morales ; je renouai la conversation, j'essayai de glisser à madame de Gessan quelques mots de résignation à la volonté de Dieu, elle me répondit avec un sourire froid : — Vous savez que je ne suis pas dévote... Hélas ! oui, je le savais. — Vous ignorez ce que c'est que la vieillesse, continua-t-elle avec une colère concentrée : être à charge à tous et à soi-même, se voir délaissée, ne plus compter pour rien ici-bas ; n'être visitée, recherchée que par intérêt, n'inspirer aucun bon sentiment,

n'être servie, soignée que pour de l'argent, et encore, en jetant un regard sur mademoiselle Hortense, Dieu sait comme ! Ne plus rien attendre, ne plus rien espérer, vous verrez ! J'ai été jeune, j'ai été belle, je suis bien revenue de tout cela ! Oh ! quel piège que la vie ! — Mais quelle espérance dans la mort ! ne puis-je m'empêcher de lui répondre. — Ne parlons pas de cela ! me dit-elle avec l'accent d'une personne qui repousse un objet d'effroi. Je n'osai m'aventurer davantage ; nous retombâmes dans les banalités, et je pris congé de madame de Gessan avec une compassion profonde.

En sortant de son brillant hôtel, j'allai dans un des plus humbles quartiers de la ville, faire une visite à mademoiselle Langevin, qui, elle aussi, est restée dans sa chambre par de graves infirmités. Là, point de valets en livrée, point d'antichambre, point de salon à traverser ; je passai dans une petite boutique de mercerie, tenue par une veuve, je montai au premier étage, et j'entrai, après avoir frappé, dans la chambre de ma vieille amie. Elle était couchée, car ses souffrances, et surtout son extrême faiblesse l'empêchaient de se tenir debout. Sa chambre, qui s'ouvrait sur un jardin, était meublée avec une simplicité, mais aussi avec une propreté extrêmes. Des rideaux blancs aux fenêtres, quelques pots de fleurs, un oiseau dans une cage rustique, lui donnaient un air de douce gaieté ; une petite bibliothèque, quelques beaux dessins à la plume disaient que dans cette humble demeure l'intelligence et les arts n'étaient pas restés sans culture, mais c'était surtout sur le visage de mademoiselle Langevin que résidait cette sérénité, cette paix profonde et sublime dont ce qui l'entourait n'offrait qu'une image affaiblie. La maladie avait altéré ses traits, mais sous cette enveloppe usée, l'âme resplendissait d'une plus pure lumière. Je ne saurais peindre l'ineffable sourire avec lequel elle m'accueillit ; sa main tremblante se souleva pour serrer la mienne ; elle répondit à mes questions sur sa santé, avec vérité, mais une joie intérieure se lisait sur son visage et dans ses yeux, qu'elle levait vers le crucifix, pendant qu'elle me disait : — Je souffre beaucoup, je n'ai plus de sommeil... la chair est bien abattue et murmure parfois, mais puisque le bon Maître le veut, ne devons-nous pas adorer sa sainte volonté ? Dieu est si bon ! il sait si bien ce qui nous convient ! — Mais, chère demoiselle, vous êtes seule ici ? qui donc vous sert et vous soigne ? — Oh ! je ne manque de rien ! mes voisines viennent tour à tour me rendre tous les services dont je puis avoir besoin, elles veillent même auprès de moi lorsque je suis plus mal... je ne manque de rien... tout le monde est si bon pour moi ! En vérité, les soins de la divine Providence me confondent, et je ne sais que dire à Dieu pour le remercier de toutes les grâces qu'il me fait...

Combien j'étais émue en entendant ces paroles ! Quoi ! pauvre, vieille, infirme, isolée, elle n'a que des actions de grâces pour Dieu et pour les hommes ! Il est donc bien vrai, selon le langage des saintes Écritures, que le Seigneur visite le juste en son infirmité, et qu'il retourne la couche de sa langueur !

Je l'interrogeai encore avec le plus tendre intérêt : — Je ne m'ennuie pas, me dit-elle ; habituée à une vie active, il semble que je jouisse maintenant de mon repos. Voyez, je lis : voilà un volume du *Génie du Christianisme*, voici le *Nouveau-Testament*, et puis

mon livre d'heures, et puis mon chapelet... Je lis, je prie, j'offre mes souffrances au bon Dieu, je pense à la mort, et à cette bienheureuse éternité dont elle nous ouvre les portes... je me perds dans cette espérance d'un bonheur éternel... je plonge dans cet infini, dans cet océan de lumières, de bonté, d'amour... Comment pourrais-je m'ennuyer? Ah! chère amie, que nous servons un bon Maître! c'est surtout au moment de la mort qu'on s'en aperçoit!

Elle se tut, mais je devinaï qu'elle priait tout bas. Je lui parlai de sa famille, à laquelle elle avait montré tant de dévouement. Le courant de la vie l'a éloignée, dispersée, mais le neveu, les nièces n'ont pas oublié leur seconde mère; ils lui témoignent leur reconnaissance par des lettres fréquentes et des présents prélevés sur leur modeste fortune. Et puis, elle a trouvé une autre famille dans les amis, ses voisins, qui tous l'aiment et viennent la servir. Elle ne se plaint de rien, rien ne lui manque, elle est heureuse. Mais qui ne le serait, jouissant de cette paix, de cette présence de Dieu, de ces espérances divines dont l'âme de la pauvre malade est inondée? Les riches du siècle pourraient lui porter envie! Elle me parla encore de Dieu, son unique pensée. — Bientôt, dit-elle, je le verrai et rien ne pourra me séparer de lui! Ce bon Père aura compassion de son enfant, il la recevra, malgré ses faiblesses, dans la maison paternelle... Sa miséricorde me purifie par quelques légères souffrances que je ne puis assez bénir! et j'attends la mort avec une immuable espérance. Oh! que notre sort est beau! vivre pour Dieu, mourir en Dieu, et revivre en Dieu pour l'éternité... aimer toujours et sans crainte de perdre ce qu'on aime!

Puis, me prenant la main, elle ajouta : — Chère amie, vous priez pour moi à mon dernier passage, et si le Seigneur m'accorde un jugement favorable, à mon tour, je prierai pour vous, pour votre mari, pour vos chers enfants... Je voudrais vous laisser un souvenir... Tenez, prenez cette madone de Saint-Sixte, que j'ai dessinée autrefois... elle sera un gage de ma tendre amitié pour vous... et, en la voyant, vous vous souviendrez de prier pour mon âme... Je pris le précieux dessin; j'embrassai ma respectable amie, et je la quittai, emportant une des plus douces impressions de ma vie. Cette chambre était un sanctuaire où la religion et la vertu s'étaient montrées à mes yeux sous leurs traits les plus sublimes et les plus touchants.

Ce soir, assise auprès de la fenêtre du salon, avant qu'on eût apporté les bougies, je regardais machinalement une maison située en face de la nôtre, et dont les croisées s'éclairaient les unes après les autres. Le souvenir de madame de Gessan, de ses richesses, de son abandon, de ses souffrances amères, me passa soudain par l'esprit, et je me dis : Que de bien elle trouverait à faire dans cette seule maison! quelle ample moisson de joie elle pourrait y récolter!

Au rez-de-chaussée habite un marchand papetier, dont les affaires sont un peu embarrassées. Sur sa figure et sur celle de sa femme se lisent les soucis, les noires préoccupations, et l'époque fatale des échéances se devine chez eux à un redoublement d'angoisse et de pâleur. Un millier de francs suffirait peut-être pour alléger les peines de ce pauvre père de famille. Au premier, habitent un vieillard, sa femme, et leurs deux fils. Le mari est commis dans une

maison de banque; tout l'espoir de la maison repose sur l'aîné des fils, employé dans une administration, et dont l'intelligence promet une belle carrière. Mais la conscription l'attend; avant un mois peut-être, la loi inflexible l'entraînera loin du toit paternel... Le vieux père paraît sombre, la pauvre mère prie à l'église plus longtemps que de coutume... qu'il serait doux d'être l'agent de la Providence auprès de cette famille inquiète!... Au second, sont venus se fixer, depuis quelques mois, un Polonais et sa femme, tous deux d'une distinction parfaite. Le mari, qui descend peut-être de quelque compagnon de Sobieski, donne des leçons de mathématiques; sa femme fait des fleurs et des fruits de cire... ils sont, je crois, aussi pauvres que fiers, et c'est tout au plus si Henriette, usant de diplomatie, a pu arriver jusqu'à eux et aider au placement de quelques corbeilles de fleurs, qu'elle a vendues à ses amies... Ah! si madame de Gessan voulait! Au troisième, sous le toit, habitent deux sœurs, pauvres ouvrières qui, en travaillant beaucoup, ne gagnent qu'un salaire insuffisant. L'une d'elles est malade, et l'autre s'épuise dans les veilles et le travail. Ah! quelle vie consolée, et quelle paisible mort pourrait se préparer celle dont les mornes agitations m'ont offert ce matin un si triste spectacle!

Février 18...

Contre l'ordinaire, j'ai trouvé motif de faire aujourd'hui une réprimande à ma petite Antoinette. Je suis entrée chez elle ce matin; elle était assise, et la femme de chambre, à genoux devant elle, lui lançait ses brodequins. Quand la domestique fut sortie, je grondai ma fille d'avoir souffert qu'on lui rendit un pareil service. — Du reste, lui dis-je, j'ai quelques observations à vous faire sur votre manière d'agir avec les domestiques. Vous passez d'un excès de familiarité à un excès d'exigence, tous deux, comme tous les excès, déplacés et condamnables. L'autre jour, je vous trouve à la cuisine, riant aux éclats avec cette même Rose, que je viens de voir à genoux devant vous, vous rendant un service pour lequel vous n'aviez nul besoin d'elle. — Ah! maman, c'est que Rose chantait une chanson en patois, qui me faisait mourir de rire. — Mais ne vous avais-je pas défendu les conversations avec les domestiques? ne vous est-il pas venu dans la pensée que vous me désobéissiez? — Maman, pardonnez-moi! — Je vous pardonne de bon cœur, ma fille, mais je voudrais vous voir avec les domestiques la réserve nécessaire à une jeune fille bien élevée, et, en même temps, la charité qui est un devoir pour toute femme chrétienne. Soyez bonne, et surtout soyez juste avec ceux qui vous servent : n'exigez jamais, surtout en fait de services personnels, que ceux qui vous sont véritablement indispensables; la modestie et la dignité ne pourront qu'y gagner. Il y a de la bassesse à exiger d'un domestique des services répugnants, j'excepte le cas de maladie, attendu que si votre servante est malade, vous lui rendrez, je l'espère, par charité et par bonté, les soins que vous auriez le droit d'exiger d'elle. — Mais, maman, que devons-nous aux domestiques? — En stricte justice, nous leur devons le salaire, la nourriture et l'instruction. Je vous recommande ce dernier point, ma chère enfant : si vous êtes un jour à la tête d'une maison, veillez à ce que vos domestiques soient instruits des vérités de la religion

et des devoirs de leur état; instruisez-les vous-mêmes s'il en est besoin, c'est là une tâche bien honorable pour une maîtresse de maison; le dimanche et les jours de fête, donnez-leur amplement le temps nécessaire pour remplir leurs devoirs de piété; prêtez-leur, s'ils savent lire, de bons livres à leur portée; enfin, méditez quelquefois le mot de saint Paul, qui dit que : *Celui qui n'a pas soin des personnes de sa maison est pis qu'un infidèle*. Voilà les règles prescrites par la justice, j'espère que vous y ajouterez ce que la bonté a d'aimable. — Maman, citez-moi des exemples, comme dit la grammaire! — *Par exemple*, vous ne leur imposerez jamais un travail trop prolongé ou au-dessus de leurs forces; vous respecterez leurs repas et leur sommeil; vous n'excitez pas leur envie et leur gourmandise, en mettant trop de recherche dans votre nourriture et trop de parcimonie dans la leur; vous ménagerez leur délicatesse en ne disant jamais devant eux, ni directement, ni indirectement, une chose qui puisse les faire rougir de leur état. — Je comprends cela, maman; on ne doit pas dire, par exemple, devant un domestique : *Mentir comme un laquais*. — Non, ce serait une grossièreté impardonnable. Respectez les pauvres et les humbles, vous obéirez à la loi de Dieu et vous vous ferez respecter vous-même. Mais remarquez qu'il y a bien loin de ces égards que je vous recommande à une familiarité dangereuse. Croyez-moi, mon enfant, ne parlez à vos servantes qu'autant que le service l'exige. Témoignez-leur de l'intérêt pour ce qui les regarde; écoutez-les avec attention, si elles vous consultent sur quelques affaires qui leur soient personnelles, mais, hors de là, interdisez-vous toute question, tout entretien, toute familiarité, qui, en annulant votre pouvoir et votre autorité, finiraient aussi par altérer votre langage et vos manières.. — Mais, maman, ma tante Henriette cause avec Césarine, sa cuisinière. — Césarine est-elle une domestique ordinaire ? elle sert ma sœur depuis vingt ans; elle mérite l'estime de tous par sa piété et sa vertu; quoique d'un extérieur simple, elle a une raison solide, nourrie par la lecture de quelques bons livres et par une méditation constante des plus sérieuses vérités. Quand vous trouverez une Césarine, ma chère enfant, vous pourrez causer avec elle... me comprenez-vous ? — Oui, maman, et je vous promets de ne plus faire chanter de rondes à Rose et aussi de ne plus me faire chausser par elle. — Oui, ma chère fille, respectez-vous et res-

pectez les autres. Je l'ai embrassée tendrement, et j'ai fini là mon sermon.

Mai 18...

L'année scolaire s'avance et j'en vois venir le terme avec effroi, car la fin des études classiques sera pour Robert le signal du départ. Il ira à Paris faire ses cours de droit. Que cette nécessité me pèse ! et combien je redoute cette séparation qui sera pour nous si remplie de tristesse et d'inquiétudes !

Juin 18...

Mon bien-aimé Léonce a fait aujourd'hui sa première communion; il l'a faite, je le pense, avec foi, avec candeur, et j'espère, quelles que soient les menaces de l'avenir, que ce doux souvenir sera l'ancre de miséricorde qui sauvera mon pauvre enfant.

Août 18...

Robert a terminé brillamment ses études, mais quand il m'a offert ses couronnes, je n'ai pu me défendre de pleurer... Il va quitter notre maison, c'est un nouveau pas fait dans la vie, et je tremble ! et j'ai peur ! Julien me rassure .. il a à Paris de bons amis, de vieux camarades, hommes de cœur et d'intelligence, qui comprendront nos craintes et veilleront sur notre cher enfant...

Octobre 18...

Nous espérons conduire nous-mêmes notre bon Robert à Paris, mais une attaque de goutte retient mon mari, et me retient par conséquent aussi. Robert part seul, il part demain !

Octobre 18...

Mon Dieu ! gardez-le, protégez-le... il est parti ! je l'ai embrassé ce matin, et je ne l'embrasserai ni ce soir, ni demain... une année entière s'écoulera sans que je le revoie... Mon Dieu ! soyez-lui un père et une mère, conservez la foi et la pureté de son cœur... qu'il ne tombe pas dans le gouffre où tant d'autres sont tombés et perdus ! Oh ! que nous sommes tous tristes !... Mon bon mari se contraint, Antoinette pleure, et moi, je vais de l'un à l'autre cherchant mon fils qui n'est plus là...

(La suite à un autre Numéro.)

CHARADE EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES.

MADAME DUHAMEL.
LA MÈRE JEAN.
LOUISON, 15 ans.
ADÉLAÏDE, 14 ans.
PIERROT, petit-fils de la mère Jean, 6 ans.
UN MARCHAND de bijoux faux.
JEUNES FILLES.
HABITANTS DU PAYS.

La scène se passe à Châtillon.

Premier Tableau.

Le théâtre représente un vaste ouvroir de jeunes filles.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON, puis ADÉLAÏDE.

LOUISON, rêveuse et entrant à pas lents. Que cette bague est jolie et que cette croix ferait bien à mon cou !

ADÉLAÏDE, riant. Une bague ! une croix ! Et pourquoi

pas des diamants et des cachemires ? Tu rêves de bijoux, toi ?

LOUISON. Quelle est la jeune fille qui soit insensible aux bijoux ?

ADELAÏDE. Depuis que madame Duhamel nous a dit que les femmes des sauvages ont pour les bijoux un goût effréné, et que la sobriété des bijoux est une marque de la solidité de l'esprit, ce penchant, dont j'étais aussi un peu atteinte, ne me cause plus ni rêveries, ni insomnies.

LOUISON, *avec un soupir*. Tu es bien heureuse !

ADELAÏDE, *l'imitant*. Tu es bien heureuse ! De quel air elle vous dit cela ! Voyons, voyons, conte-moi ta peine ; tu as vu quelque bague et quelque croix qui te dansent devant les yeux, n'est-il pas vrai ?

LOUISON. Hélas !

ADELAÏDE. Et si tu parlais de cette acquisition à ton oncle, le père Darras, il n'entendrait pas de cette oreille-là, attendu que le bonhomme estime plus un lopin de terre ajouté à son pré qu'un anneau à ton doigt et une croix à ton cou ?

LOUISON. Quarante sous, ce n'est guère cher pour tant !

ADELAÏDE. Quarante sous, une bague et une croix d'or ?

LOUISON. Je ne t'ai pas dit que ce fût du vrai or.

ADELAÏDE. Eh quoi donc ! du cuivre ! Fi ! soupirer et se faire les yeux gros pour du cuivre !

LOUISON. Ce n'est pas du cuivre non plus.

ADELAÏDE. Ce n'est pas du cuivre et ce n'est pas de l'or ?

LOUISON. C'est une composition.

ADELAÏDE. Une composition ; les marchands ont tout dit, quand ils ont dit ça, parce qu'ils savent que nous n'y comprenons goutte ; crois-moi, cuivre ou composition, c'est tout un, et mieux vaut ne point porter de bijoux que d'en porter de ceux-là.

LOUISON, *sans répondre*. Si vous aviez la moindre bagatelle en or ou en argent, me disait le marchand, une bague cassée, un dé, nous pourrions faire un échange.

ADELAÏDE. Je le crois bien !

LOUISON. Mais je n'ai ni bague cassée, ni dé d'argent ; et demain, à la fête, ce n'est pas à mon cou que cette croix brillera !

ADELAÏDE. Le beau malheur ! Détourne ta pensée de l'éventaire de ce marchand de bijoux faux, et remettons-nous à l'ouvrage ; l'heure du repos est passée ; voici ces demoiselles et la mère Jean ; madame Duhamel les suivra de près.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AUTRES JEUNES FILLES, LA MÈRE JEAN.

(Toutes les jeunes filles s'asseyent et cousent.)

LA MÈRE JEAN, *poursuivant un discours commencé*. Oui, oui, ces temps-ci, quoi qu'on en dise, apportent au pauvre monde plus de bien-être qu'il n'en avait encore eu en partage ; est-ce que jadis nous possédions de bons ouvriers bien aérés l'été, bien clos et bien chauffés l'hiver, tels que celui-ci ? des ouvriers où de grandes dames prennent la peine de venir elles-mêmes vous donner des leçons de couture et de broderie, abrégant et charmant les heures du travail en vous enseignant à chanter en chœur de beaux can-

tiques et de douces chansons, ou bien en vous faisant de ces lectures dont il reste toujours un bon sentiment dans le cœur et une bonne pensée dans l'esprit. Nenni ! nenni !

ADELAÏDE, *travaillant*. Mère Jean, c'est comme cela que vous parlez du bon vieux temps ?

MÈRE JEAN. C'est que, ma petite, le bon vieux temps était un misérable temps où, dans les villes, l'ouvrier se battait contre l'ouvrier, pour la longueur d'une canne ou la forme d'un chapeau ; où dans les campagnes le paysan était taillable et corvéable à merci, ce qui veut dire que le sou de cuivre qu'il gagnait, on le lui prenait, et que, quand même sa moisson était mûre, c'était la moisson du seigneur que tout d'abord il fallait faire !... Eh bien, et les querelles entre les possesseurs des châtellenies, donc ! J'ai lu, car, par exception aux femmes de mon âge, je sais lire ; j'ai lu, je ne sais où, qu'au bon vieux temps il arrivait que les seigneurs guerroyaient, tantôt contre leur suzerain, le roi, tantôt les uns contre les autres, et qu'alors ils s'en allaient à travers les campagnes, ne regardant point à détruire les moissons, à mettre bas les grands arbres, à brûler les bourgs et villages ! Et, s'il vous plaît, qui se ressentait de ces désastres ? Vos grands-pères, ces Français du bon vieux temps, qui, de pauvres serfs qu'ils étaient à l'époque, sont devenus libres, et la plupart propriétaires de leur maison et de leur pré ; n'ayant plus à craindre que des chevauchées viennent, comme un torrent, renverser l'une et ravager l'autre.

ADELAÏDE. C'était ça le bon vieux temps ?

LA MÈRE JEAN. Pas autre chose. On vous parlera bien de brillants assauts de lance entre les chevaliers, pour l'honneur de Dieu et des dames, mais les tournois se renouvelaient, au plus, deux fois l'an, et c'était tous les jours que se faisait sentir la misère ! Allez, allez, bénissez Dieu d'être nées en ces temps-ci plutôt qu'en ces temps-là, et hâtez-vous d'achever vos tâches ; madame Duhamel ne saurait tarder, et vous savez que, les tâches faites, elle doit, à l'occasion de la fête du village, donner deux prix aux deux plus laborieuses d'entre vous.

LOUISON. Savez-vous ce que seront ces prix, mère Jean ?

LA MÈRE JEAN. Non.

ADELAÏDE. Un livre, peut-être ?

LA MÈRE JEAN. Madame Duhamel a pour habitude de donner des livres aux concours de lecture et d'écriture ; de beaux agendas aux concours de calcul, et des albums aux concours de dessin ; car, pour la bonne dame, tout est occasion d'exercer son humeur bien-faisante ; j'imagine donc qu'à vous autres elle ne donnera point un livre, quelque bienvenu que serait le présent, mais un objet en rapport avec ce qui l'aura motivé.

ADELAÏDE. Un nécessaire ?

LOUISON. Un nécessaire !

LA MÈRE JEAN. Il n'y a pas d'impossibilité à ce que ce soit un nécessaire.

ADELAÏDE. Ou bien une provision de fil et d'aiguilles à durer toute une vie ?

LA MÈRE JEAN. Eh ! eh ! madame Duhamel est capable d'avoir de ces idées-là ; on la sait ingénieuse dans ses façons de faire plaisir à autrui.

ADELAÏDE. A moins que ce soit de la fine toile de Bretagne pour deux belles chemises ?

LA MÈRE JEAN. Ça ne m'étonnerait pas absolument.
LOUISON. Ou de la dentelle, de quoi garnir un bonnet ?

LA MÈRE JEAN. Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas de la dentelle.

ADÉLAÏDE. Mère Jean, vous en savez le vrai, dites-le-nous ; nous sommes sur des charbons ardents !

LA MÈRE JEAN. Allons, allons, il est une chose qui, à ce qu'il paraît, traversera les siècles sans que rien l'entame.

PLUSIEURS VOIX. Quoi donc ?

LA MÈRE JEAN. La curiosité féminine !

(Tous les yeux s'étaient levés sur la mère Jean ; à sa réponse l'on rit et l'on se remet à l'ouvrage.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME DUHAMEL.

MADAME DUHAMEL. Fête ! fête ! mes enfants ; dans le village, tout prend un air de fête ; les marchands, déjà, préparent pour demain leurs séduisantes richesses ; les sauteurs tendent leurs cordes, les chevaux de bois piaffent et hennissent ; les rôtisseurs embrochent ; les pâtisseries enfournent ; vos mères pétrissent la bonne et lourde galette, plus chère au palais que légère à l'estomac ; toutes ces joies vous appellent ; quittez l'ouvrage ; vous avez deux jours de congé.

TOUTES. Quel bonheur !

MADAME DUHAMEL. Cependant, avant tout, je veux, mes chères enfants, vous exprimer ma satisfaction de votre bonne conduite et de votre activité, et en offrir le témoignage aux deux plus laborieuses d'entre vous. Louison, Adélaïde, acceptez chacune ce nécessaire ; il est de modeste apparence, mais je suis certaine que, néanmoins, il tiendra sa place parmi les souvenirs précieux de votre jeunesse.

(Les deux jeunes filles reçoivent, avec émotion et aux acclamations de leurs compagnes, l'objet qui leur est présenté.)

LOUISON. Je veux le garder jusqu'au tombeau !

ADÉLAÏDE. Je veux le transmettre à la fille que j'aurai, le jour anniversaire de ses quinze ans.

LOUISON, l'ouvrant. Oh ! un dé d'argent !

ADÉLAÏDE, l'ouvrant. Et de fins ciseaux d'acier, et un svelte étui d'ivoire ! Oh ! madame, merci !

MADAME DUHAMEL. Chères enfants, je ne sais qui est l'obligé, de celui qui donne ou de celui qui reçoit. Maintenant, au revoir et bon plaisir !

LOUISON, pensive. Un dé d'argent !

Deuxième Tableau.

LE SOIR DU MÊME JOUR.

Fête de village s'étendant à droite et à gauche de la tour de Croi ; boutiques, foule qui circule.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON, PIERROT, LE MARCHAND DE BIJOUX
FAUX.

PIERROT. Tu veux toujours m'attirer vers les boucles d'oreille, toi, ça m'ennuie ; les garçons ne portent pas

de boucles d'oreille ; puisque tu dis que tu m'as amené à la tour parce que j'ai bien gardé la chèvre à grand père, conduis-moi plutôt vers les polichinelles et les marchands de pain d'épice ; j'ai un sou, j'achèterai un bonhomme et je t'en donnerai ; viens, ma petite Louisonnette.

LOUISON, sans voir le marchand. Tout à l'heure ! (A elle-même.) Où peut-il être ? C'est pourtant bien par ici qu'ils se tiennent tous ; j'aurais mieux fait de ne venir que demain matin ; et puis, pourquoi venir ? sais-je précisément ce qui m'amène ?

LE MARCHAND, très-vite. Approchez, approchez, mesdames ; émeraudes, rubis et diamants ; perles d'Orient et saphirs ; opales et améthistes ; camées véritables ; mosaïques de Venise ; laves du Vésuve ; corail des îles de la Sonde ; bagues, montres, chaînes, bracelets sans pareils pour le choix des modèles et la finesse de l'exécution ; croix étincelantes, produisant au cou un effet merveilleux. Approchez, approchez, vous trouverez de tout ici. Faites donc place aux dames, messieurs ! C'est plus beau que l'or ; c'est contrôlé ; ça se savonne comme un linge ; c'est une invention toute nouvelle ; on défie la concurrence et l'on expédie jusqu'en Chine, attendu que mesdames les Chinoises sont friandes des bijoux que votre bon goût a consacrés !

LOUISON. C'est lui !

PIERROT. Une fois, deux fois, tu ne veux pas venir aux polichinelles, Louison ? Eh bien, tant pis ! j'y vas tout seul ; d'ailleurs, je suis un homme, moi, j'ai six ans ; je n'ai pas besoin qu'on me tienne par la main comme une petite fille ; tant pis ! j'y vas !

(Pierrot s'éloigne et disparaît à gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins PIERROT.

LOUISON, ne s'apercevant point de l'absence de Pierrot. C'est lui ! (Elle fait quelques pas vers la boutique.) Quelles sont belles, ces croix !... (Revenant.) Non, ma conscience gronde ; l'angoisse perle mon front ; ce que je vais faire est mal ! Ce nécessaire, que je devais garder jusqu'à la mort, lui ravir sa plus belle pièce, son beau dé d'argent, non ! non ! D'ailleurs, à l'ouvrage, Adélaïde n'aura rien de plus pressé que de se servir du sien, et l'absence du mien serait aussitôt remarquée ; ces demoiselles s'occupent tellement de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait !

LE MARCHAND. Voyez, voyez, des croix et des bagues, des bagues et des croix ; le tout sortant des mains des premiers artistes de Paris, et aux prix les plus modérés !

LOUISON, à elle-même. Il est vrai que je pourrais bien l'avoir perdu, ou laissé chez mon oncle, ou ne vouloir pas m'en servir, ou...

LE MARCHAND. Approchez, approchez, j'ai l'humeur accommodante ; j'arrange tout le monde ; j'ai des parures pour toutes les bourses ; mieux encore, pour ceux et celles envers qui la fortune se serait montrée avare de ses dons, je pratique l'échange, à la satisfaction de tous et d'un chacun.

LOUISON. La foule s'éloigne ; il n'y a plus personne entre le marchand et moi ; et l'on dirait que sa boutique a dix mille regards pour m'éblouir et me fasciner !

LE MARCHAND. Vous vous retirez, les pratiques; à demain donc; bonsoir.... Allons, ce commencement promet: demain, au bal, il n'y aura guère de filles qui n'aient au cou de mes croix, et aux doigts de mes bagues !... (*Il s'apprête à fermer ses boîtes.*)

LOUISON, *rapidement*. Attendez, voyez ceci, voyez si, pour ce dé, je puis avoir la bague et la croix de tantôt.

LE MARCHAND. Ce dé, vous voulez vous défaire de ce dé?

LOUISON. Oui, oui; en échange de la croix et de la bague.

LE MARCHAND. Mais, il est neuf, ce dé!

LOUISON. Vous ne le vendrez que mieux.

LE MARCHAND. Et, il vous appartient?

LOUISON. Sans doute, il m'a été donné tantôt comme prix de travail; m'en séparer est une honte, dépêchez-vous, dépêchez-vous, je serais capable de me désister; dépêchez-vous!

LE MARCHAND, *soupsant le dé*. Hum! une croix et une bague pour ce dé?

LOUISON. Il est lourd, il est superbe, je suis sûre qu'il vaut plus que ce que je vous demande en échange, aussi, je vous le répète, ne me laissez pas le temps d'y penser!

LE MARCHAND, *serrant le dé*. Choisissez donc, méchante, c'est bien pour vous être agréable, au moins. (*Louison choisit une croix et une bague, puis le marchand ferme sa boutique et se retire.*)

SCÈNE III.

LOUISON, *seule*.

Enfin!... (*Elle s'attache la croix au cou et se met la bague au doigt.*) Tiens, où donc est Pierrot?... (*Appelant.*) Pierrot? Pierrot!... Il ne saurait être loin... Pierrot! Pierrot!... Point de réponse, je ne le vois pas, où sera-t-il passé? du côté de ces marchands de pain d'épice, sans doute... non! de ces saltimbanques... non! de la ménagerie... pas davantage! oh! le froid me prend au cœur!... Pierrot! Pierrot!... que devenir? comment, sans lui, redescendre au village?... Pierrot! Pierrot!..

SCÈNE IV.

LOUISON, PIERROT.

PIERROT, *sortant de l'ombre que projette la tour*. Me voilà! j'ai voulu te faire peur, pour te punir de me promettre les polichinelles et de pas m'y mener. Je ne les ai pas trouvés, moi, les polichinelles, où donc qu'ils sont?

LOUISON. Oh! méchant enfant!

PIERROT. C'est égal, tiens, je t'ai gardé les deux jambes de mon bonhomme, mange!

LOUISON. Quelle inquiétude tu m'as causée! mais il se fait tard, redescendons vite au village.

PIERROT. Louison, qu'est-ce que tu as donc à ton cou? ça brille comme cinquante chandelles.

LOUISON. Est-ce joli?

PIERROT. Bien sûr que c'est joli, veux-tu me le donner?

LOUISON. Non!.. (*A elle-même.*) Je l'ai payé trop cher!... pourvu que cela ne me cause pas d'autre peine!

Troisième Tableau.

Mêmes décors qu'au premier tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELAÏDE, LOUISON, AUTRES JEUNES FILLES.

Toutes sont à l'ouvrage.

ADELAÏDE. Je te dis, Louison, que, malgré ta belle croix, ta belle bague, et ton beau tablier de soie bleu de ciel, tu n'avais pas, à la fête, ta gaieté accoutumée; tu n'étais pas à ce que tu faisais; pendant la contredanse, il t'est arrivé de brouiller tellement les figures, que personne ne s'y reconnaissait plus.

LOUISON. Tu rêves!

ADELAÏDE. Demande à ces demoiselles.

PLUSIEURS VOIX. Elle dit vrai.

ADELAÏDE, *après un silence*. Il paraît qu'il a desserré les cordons de sa bourse, l'oncle Darras?

LOUISON. Il y paraît.

ADELAÏDE. Est-ce lui-même qui t'a choisi ça?

LOUISON. Le goût lui manque-t-il?

ADELAÏDE. Des oncles aussi généreux sont rares. Qu'est-ce qui coûte le plus cher, de la bague ou de la croix?

LOUISON. Que t'importe?

ADELAÏDE. Ce n'est guère poli ce que tu me réponds là!

LOUISON. Mais, aussi, depuis un quart d'heure, on dirait que tu te plais à me tourmenter.

ADELAÏDE. Parce que je soutiens que tu étais une des élégantes du bal d'hier et d'avant-hier?

LOUISON. Tu appuies sur cela avec tant d'insistance, que, volontiers, on te supposerait jalouse de moi.

ADELAÏDE. A cause de ta croix d'or, allons donc!

LOUISON. Mais!...

ADELAÏDE. Autant vaudrait l'être de tes jarrettières.

LOUISON. Adelaïde, vous êtes...

UNE JEUNE FILLE. Chut! madame Duhamel!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME DUHAMEL.

MADAME DUHAMEL. Tout le monde à la besogne, point de retardataires, c'est très-bien, il y a plaisir à vous donner des congés, mes enfants. Ah! votre dé d'honneur au doigt, Adelaïde!

ADELAÏDE. Avant-hier, madame, j'ai eu grande peine à le quitter pour me mettre au lit.

MADAME DUHAMEL. C'est un sentiment juste et naturel; les récompenses modestes, accordées à de modestes mérites, sont, relativement, aussi honorables et doivent être aussi chères que les prix éclatants décernés à d'éclatantes actions; si le fils sent sa tête se redresser d'orgueil et son cœur battre, à la vue de la croix d'honneur de son père, la fille pourra bien aussi se sentir enflammée d'un noble zèle et d'une louable émulation devant le dé d'honneur de sa mère... Vous n'avez pas le vôtre, Louison?

LOUISON, *rougissant*. Je l'ai oublié, madame; c'est-à-dire, je crois que je l'ai égaré.

ADELAÏDE. Égaré ton dé d'honneur!

LOUISON. A moins que ce soit Pierrot, le petit-fils de la mère Jean, qui l'ait pris pour jouer, et qui me l'ait perdu.

MADAME DUHAMEL. Vous y teniez si peu, Louison, que vous l'avez laissé dans les mains d'un enfant?

LOUISON. Je ne lui ai point vu dans les mains, madame; sans cela...

MADAME DUHAMEL. Comment donc supposez-vous qu'il l'ait pris?

LOUISON. Lorsque cet enfant est dans ma chambre, il touche à tout sans en demander de permission; après cela, il se peut qu'il n'y soit pour rien, et que mon dé m'ait été volé par quelque saltimbanque, qui se sera glissé chez nous.

MADAME DUHAMEL. Seconde supposition gratuite; parce qu'ils n'ont d'autre métier que celui d'amuser la foule, pourquoi vouloir que ces gens soient des voleurs?

LOUISON, *près de pleurer*. Mon Dieu, madame, je ne dis pas que ce soient des voleurs, je n'accuse personne.

MADAME DUHAMEL. Mais si, vraiment, vous les accusez et vous accusez Pierrot.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MÈRE JEAN, PIERROT.

MÈRE JEAN. Plaît-il? mes vieilles oreilles me trompent-elles? On accuse Pierrot, et de quoi l'accusent-on! Votre servante, madame Duhamel. J'allais au pré avec le gars, lorsqu'arrivée proche des fenêtres de l'ouvrier, je vous ai entendu dire que l'on accusait Pierrot. Tout jeune qu'il est, s'il a mal fait, il sera puni, dame!

PIERROT. Grand'mère, je t'assure que ce n'est pas moi qui l'ai mangée, ta crème; je n'y ai trempé que le bout des doigts.

MÈRE JEAN. Comment, monsieur!

MADAME DUHAMEL. Il ne s'agit pas de cela, ma bonne mère, mais du dé d'argent de Louison.

MÈRE JEAN. Son dé d'honneur?

MADAME DUHAMEL. Il est égaré, et Louison suppose que votre petit-fils y aura peut-être touché.

LOUISON, *agitée*. L'idée me revient, que j'ai dû le poser dans le tiroir de la commode, avec les cravates de mon oncle.

PIERROT. Mais non, mais non; qu'est-ce que tu dis donc-là, ma Louison? tu sais bien...

LOUISON, *l'interrompant*. J'en suis sûre, à présent, madame, il est dans le tiroir de notre commode.

PIERROT. Le marchand de croix d'or te l'a donc rendu, et tu lui as donc rendu sa croix?

LOUISON. Quel marchand! il n'y a point de marchand mêlé à tout ceci; tu ne sais ce que tu dis, Pierrot.

PIERROT. Si fait, que je sais ce que je dis! Comme je ne trouvais pas les polichinelles, tu te rappelles bien que je me suis accroupi dans un petit coin, pour te faire chercher; et, de mon petit coin...

LOUISON. Tais-toi! ces choses n'ont aucun intérêt pour madame.

MADAME DUHAMEL. Pardonnez-moi, Louison; laissez-le achever, je vous prie.

LOUISON. Je vous assure...

MADAME DUHAMEL. De votre petit coin, qu'avez-vous vu, Pierrot?

PIERROT, *tortillant sa blouse*. Eh bien, dame, j'ai vu comme ça, Louison qui tirait son dé de sa poche et qui le donnait au marchand; et le marchand...

LOUISON, *s'avançant et fondant en larmes*. Oh! madame, je suis bien coupable! Oui! entraînée par le désir d'une bague et d'une croix, j'ai pu me séparer de mon dé d'honneur; ensuite, pour cacher cette faute, qui a été presque aussitôt regrettée que commise, j'ai pu me laisser aller à un premier détour; puis à un autre; puis, à la vilaine pensée d'accuser des innocents; oh! je le sens, je suis bien coupable, je n'ose lever les yeux sur vous; mes compagnes vont m'appeler la menteuse; je rougirai jusque devant Pierrot. Tentation maudite! bijoux que je hais! s'il m'était possible d'effacer de ma vie toutes ces hontes, que j'aurais de bonheur à renoncer à vous pour toujours! (*Elle se cache le visage dans ses mains. Silence général.*)

PIERROT, *s'approchant doucement de Louison*. Ça t'a donc fait de la peine, ce que j'ai dit, Louisonnette? Il ne fallait donc pas le dire!

LOUISON, *se redressant*. Oh! si! la vérité, la vérité, toujours, entends-tu, Pierrot! elle est la sœur du pardon; le mensonge n'amène que rigueur et que mépris! (*Elle s'assied accablée.*)

LA MÈRE JEAN, à madame Duhamel, qui est restée froide et pensive. Madame, son repentir semble sincère.

ADELAÏDE et d'autres JEUNES FILLES. Madame!...

MADAME DUHAMEL. Fort bien, je vous entends; et, quoique le mensonge soit une lèpre qui tarde rarement à gangrèner le cœur, je consens à croire cependant que tout sentiment honnête n'est pas éteint dans celui de Louison. Elle ne sera point rayée de nos registres.

LOUISON, *debout et les yeux baissés*. Je vous remercie, madame.

LA MÈRE JEAN. Votre ton froid et sévère l'accable, madame; cette faute est la première de ce genre qu'on ait jamais eu à lui reprocher, et je me porte garant que ce sera la dernière.

LOUISON, *dans ses bras*. Bonne mère Jean!

LES JEUNES FILLES, *suppliantes*. Madame!

PIERROT. Pauvre Louisonnette!

MÈRE JEAN. Cette leçon ne saurait s'effacer de sa mémoire!

MADAME DUHAMEL, *avec bonté*. Essayez vos yeux, Louison! (*Louison se précipite sur les mains de madame Duhamel; la mère Jean, Pierrot et toutes les jeunes filles témoignent leur contentement de façons diverses.*)

MADAME DUHAMEL. Et souvenez-vous, mes enfants, d'avoir toujours pour la sainte vérité le respect le plus absolu. Il est rare que le mensonge ne soit pas dévoilé tôt ou tard; d'ailleurs, vous n'ignorez point qu'il est en exécution devant Dieu! Louison, la charge de gagner un autre dé d'honneur vous est imposée.

LOUISON. Je le gagnerai, madame, et celui-là je le garderai!

ADAM BOISGONTIER.

LA DAME BLANCHE DU LUDE,

CHRONIQUE DU XV^e SIÈCLE.

I

Dans le département de la Sarthe, sur le penchant d'un coteau qui domine le Loir, entre cette rivière et la petite ville du Lude, s'élève un château flanqué de grosses tours et entouré de douves profondes que des eaux limpides inondaient autrefois, mais où croissent maintenant la vigne, le figuier, le saule pleureur et des arbustes de toutes sortes.

Des quatre corps de bâtiment formant un vaste parallélogramme qui composent cette splendide demeure (bâtie par Jacques Daillon, seigneur du Lude, au commencement du seizième siècle), celui du sud, couvert d'arabesques, de médaillons et d'armoiries, conserve encore le cachet de l'époque de la renaissance. Les façades des deux autres ont subi de grandes modifications ; quant au côté du nord, c'est un reste de l'ancienne châtelainie annexée jadis au fort Lamothe. Ce fort existait déjà au neuvième siècle ; les Anglais s'en emparèrent en 1419, et trois jeunes seigneurs français le reprirent sur eux en quatre jours de siège, par un hardi coup de main qui illustra les noms d'Ambroise de Loré, de Gilles de Raiz et de Beaumanoir.

Environ trente ans après cet événement mémorable dans les annales des provinces du Maine et de l'Anjou, sous le règne du roi Louis XI, et par une belle matinée du mois d'avril, une jeune femme était assise dans une des grandes salles voûtées de l'antique manoir, dont les fenêtres en ogives laissaient voir au loin, comme un magnifique panorama, la vaste et riante campagne, et les détours sinueux de la rivière qui, des pieds de la forteresse qu'elle baignait en passant, s'enfuyait en flots argentés à travers les prairies émaillées de fleurs.

Debout à ses côtés et appuyé sur ses genoux, se tenait un petit garçon de cinq à six ans à peine, dont la bouche rieuse, les joues roses, contrastaient d'une façon remarquable avec le visage pâle et amaigri de sa mère, Marie de Laval, comtesse du Lude.

« Maman, est-ce aujourd'hui que reviendra mon papa ? » dit l'enfant en fixant ses grands yeux bleus sur le portrait d'un homme de haute taille en costume de guerre, dont la physionomie railleuse et spirituelle décelait plus de finesse et de pénétration d'esprit que de bonté et de franchise.

Marie de Laval soupira profondément, et attirant son fils contre son sein, elle le baisa au front, et deux larmes en vain retenues coulèrent de ses yeux sur la chevelure blonde de l'enfant. Celui-ci demeura quelques minutes triste et immobile ; puis, avec la légèreté naturelle à son âge, il se dégagait de l'étreinte maternelle, et, s'approchant de la fenêtre, il se mit à regarder la campagne, tandis que la comtesse, affaissée dans son large fauteuil, donnait un libre cours à sa douleur.

« Maman ! maman ! voici ma cousine Jehanne ! » cria-t-il tout à coup en frappant l'une contre l'autre ses petites mains roses et potelées.

Marie tourna tristement la tête, et un demi-sourire vint effleurer ses lèvres.

Un instant après la portière se souleva, et une jeune fille pénétra dans la salle.

C'était une belle personne d'une taille souple et élancée, qui pouvait compter de vingt à vingt-deux ans. Elle avait des traits délicats, un teint admirable et de beaux cheveux noirs ; mais son visage ovale rayonnant d'intelligence, était surtout remarquable par une expression de constance et d'énergie, tout différent en cela de celui de la comtesse du Lude, dont le regard timide annonçait plus de douceur et de tendresse que de résolution et de fermeté d'âme.

« Bonjour, belle tante, dit la nouvelle venue tout en caressant le petit Jacques qui s'était précipité dans ses bras. Comment ne profitez-vous pas de cette journée magnifique pour faire une promenade dans le parc ? Cela vous ferait du bien, j'en suis sûre.

— Oh ! Jehanne, dit Marie en versant des pleurs, puis-je avoir le courage de prendre la moindre distraction, lorsque mon noble époux a sans doute terminé dans l'exil et la douleur une carrière qui s'était annoncée si brillante ?

— Pauvre tante ! dit la jeune fille avec une tendre compassion.

— J'ai beau vouloir espérer, reprit la comtesse après une légère pause, si Daillon était encore de ce monde, il aurait bien trouvé le moyen de me faire parvenir quelque message secret pour me rassurer sur son sort ; ne le pensez-vous pas comme-moi, belle nièce ? »

La jeune fille se pencha vivement vers le petit garçon, qui ne s'était pas éloigné d'elle, et, affectant de jouer avec les boucles de ses blonds cheveux, elle garda le silence ; mais un observateur habile eût pu lire sur son visage la contrainte qu'elle s'imposait.

« Il y a aujourd'hui dix-huit mois, dit encore Marie de Laval, qu'averti par un ami fidèle des mauvaises intentions du roi Louis XI à son égard, Daillon fut obligé de prendre la fuite pour se soustraire à la vengeance de ce maître perfide qui, étranger aux plus doux sentiments de la nature, avait donné l'ordre de l'arrêter, et aurait sacrifié sans remords son premier ami, son *menin*, comme il disait, celui qui, né le même jour et nourri avec lui dès l'âge le plus tendre, avait été le compagnon fidèle des jeux de son enfance et des chagrins de sa jeunesse (1).

— Mon oncle avait le premier quitté son royal ami pour aller guerroyer en Guyenne au service du roi Charles VII (2), dit timidement la belle Jehanne, et le

(1) Jehan Daillon était né à Bourges le 2 juillet 1423. Il avait été, dit Commynes, *nourry* avec le Dauphin qui le nomma son chambellan ordinaire par lettres signées à Mont-eil-Vimart, le 10 juin 1447.

(2) En 1453.

dauphin ne lui pardonna jamais ce qu'il appelait son ingratitude.

— Daillon devait-il donc soutenir ce fils ingrat et rebelle, toujours révolté contre le roi, son père ?

— Non, sans doute, reprit la jeune fille ; mais peut-être mon cher oncle aurait-il mieux fait de ne pas se joindre aux autres seigneurs mécontents qui, sous prétexte du bien public, ont fait la guerre à Louis (3) quand il devint, par la mort de Charles VII, le légitime héritier de la couronne de France.

— C'est possible, ma chère, répondit vivement la comtesse ; mais puis-je, par le traité de Conflans le roi s'était engagé à accorder une amnistie générale à tous ceux qui avaient pris part à cette malheureuse guerre, avait-il le droit d'exclure Jehan Daillon des lettres d'abolition délivrées à Montargis (4) ? Avait-il le droit, ce roi cruel, de me priver ainsi du meilleur des époux, de rendre mon fils orphelin ?

— Ayez un peu plus de résignation et de confiance en Dieu, dit Jehanne à Marie qui sanglotait ; ne devons-nous pas nous soumettre sans murmure à la volonté de celui qui, mille fois plus puissant que tous les rois de la terre, peut, lorsqu'il lui plaît, faire tourner à notre avantage les événements les plus malheureux, et nous rendre, comme à Job, tous les biens que nous avons perdus ?

— Ah ! Dieu lui-même, dans sa toute-puissance, peut-il me rendre le bonheur sans me rendre mon époux ? Honneurs, plaisirs et richesses ne me sont rien sans lui, et, s'il est mort, je veux mourir aussi ; mais croyez-vous, ma douce Jehanne, que votre oncle soit mort en effet ?

— Que voulez-vous que je vous dise, pauvre tante ? répondit Jehanne en rougissant et en s'essuyant les yeux.

— Vous pleurez ! s'écria la comtesse ; tout est donc fini pour moi sur la terre ! Et cependant, ajouta-t-elle après avoir donné un libre cours à ses larmes, il est des heures où l'espérance se glisse encore dans mon âme, car enfin le corps de Daillon n'a été retrouvé nulle part, personne au monde n'a la certitude qu'il ait cessé de vivre ; un noble seigneur comme lui peut-il disparaître ainsi, sans qu'un pareil événement fasse un peu de bruit ? Puis il était si jeune encore, si fort, si bien portant, si aimé ! mort !... Oh ! non, non, c'est impossible !... Cette nuit j'ai rêvé qu'il était de retour, qu'il me serrait dans ses bras ! Peut-être recevrai-je bientôt de ses nouvelles. Si nous le voyions tout à coup apparaître à nos regards !... Ah ! Jehanne, j'en deviendrais folle de joie !

— De grâce, calmez-vous, Marie, dit la jeune fille vivement émue, ne vous livrez ni à un désespoir qui offenserait le ciel, ni à un excès de confiance qui pourrait vous être fatal, mais plutôt allons prier le bon Dieu pour mon oncle et pour nous, car il n'abandonne jamais ceux qui se fient en sa miséricorde.

En disant ces mots elle passa son bras sous celui de la comtesse, et l'entraîna doucement jusqu'à la cha-

pelle du château, où toutes deux s'agenouillèrent au pied de l'autel. Lorsqu'elles se relevèrent l'une et l'autre, Marie avait éprouvé les salutaires effets d'une prière fervente : son esprit était plus calme, sa douleur moins poignante ; elle suivit sans résistance sa courageuse compagne, qui se dirigea vers le parc, à la grande joie du petit Jacques, heureux de respirer le grand air, et courant çà et là sous les grands arbres pour chercher de petites fleurs qu'il apportait à sa cousine. L'heure du repas les réunit ensuite au haut d'une longue table, dont les serviteurs occupaient le bout opposé ; puis, quand le soleil commença à décliner vers l'horizon, Jehanne appela Marguerite, sa nourrice, qui l'accompagnait toujours au château, et, serrant Jacques sur son cœur, elle prit congé de sa tante.

« Jehanne, ma mignonne, dit la comtesse, pourquoi vous obstiner à habiter ainsi toute seule ce vieux manoir de Mont-Vaillant, quand je serais si heureuse de vous garder ici ? Lorsque vous êtes présente, ma Jehanne bien-aimée, je retrouve encore un peu de force et de courage ; mais, dès que vous vous éloignez de moi, il ne reste plus dans mon esprit que troubles et terreurs.

— Je reviendrai vous voir demain, tous les jours si je le puis, répondit la jeune fille en embrassant sa tante ; voici la belle saison, et rien ne me privera plus, je l'espère, du plaisir de vous visiter ; mais, de grâce, laissez-moi vivre à ma guise, je suis une fille des bois, l'air qu'on y respire est nécessaire à ma santé.

— Mais, Jehanne, je vous l'ai dit mille fois, et je vous le répète encore, n'est-il pas bien imprudent à une femme de demeurer ainsi toute seule au milieu de cette forêt sauvage ? A votre place j'y mourrais de frayeur !

— Et comptez-vous pour rien messire Dulac, mon brave écuyer ? Tout vieux qu'il est, il saurait, à la tête de mes fidèles serviteurs, défendre Mont-Vaillant contre les brigands qui oseraient l'attaquer ; mais croyez-moi, ma bonne tante, je n'ai rien à craindre de personne... Adieu et à demain. »

II

Quelques heures plus tard, comme les ombres du crépuscule commençaient à couvrir la terre, trois hommes armés traversaient les bois de Meaulne, dans lesquels était situé le manoir de Mont-Vaillant.

« Par tous les diables d'enfer ! voilà quatre heures que nous marchons sans rencontrer âme qui vive, dit le plus âgé de la bande, grand gaillard de cinq pieds six pouces, à l'air sombre et féroce ; il me semble cependant que nous sommes sur la piste.

— Silence ! interrompit son camarade dont le visage de fouine était plus ignoble encore ; j'entends parler dans cette direction.

— Moi, voir des gens là-bas dans les grands arbres, dit le troisième compagnon qu'à son accent étranger, à son juste-au-corps en peau de buffle et à sa toque de velours ornée d'une plume de paon il était facile de reconnaître pour un Écossais de la garde du roi.

— Holà ! vous autres, cria d'une voix de stentor l'homme à haute taille, enseignez-nous le plus court chemin pour arriver au Lude.

— Tournez à gauche, messire, et marchez droit devant vous, répondit une petite paysanne à la mine

(3) La guerre dite du bien public se termina dès 1465, après la bataille de Monthermé, par le traité de Conflans.

(4) Ces lettres exceptaient formellement de l'amnistie Jehan Daillon, sire du Lude, ainsi que Pierre et Charles d'Amboise.

éveillée, en se serrant bien fort contre le jeune gars qui l'accompagnait.

— Viens-t'en ici et causons ensemble, reprit le voyageur.

— Je n'en ai pas le temps, ma mère doit être en peine de moi, et d'ailleurs il ne fait pas bon s'attarder dans la forêt lorsque la nuit commence à venir.

— Tu ne sais donc pas qui nous sommes pour oser nous parler de la sorte? riposta l'homme d'armes en marchant à elle d'un air courroucé.

— Laisse-moi faire, Trois-Échelles, dit son compagnon en le rejoignant aussitôt, je veux moi-même interroger ces vilains.

— Ne crains rien, petite, reprit-il d'un ton doux, et dis-moi seulement où nous pouvons trouver messire Jehan Daillon, seigneur du Lude, car je suis fort de ses amis, et j'ai de bonnes nouvelles à lui apprendre.

— Hélas! mon Dieu, dit la paysanne en s'arrêtant aussitôt, le pauvre seigneur a, dit-on passé de vie à trépas, si bien que madame la comtesse se désole que cela fait pitié.

— Le bruit courait cependant que Jehan Daillon se tenait caché dans ces bois, reprit son interlocuteur d'un air désappointé.

— S'il se cache, il se cache bien, car nous ne l'avons jamais vu, nous qui connaissons tous les recoins de la forêt, étant bûcherons comme nos pères. Mais que Dieu vous garde, messire! il me tarde d'être de retour chez nous, nous n'aurions qu'à rencontrer la dame blanche qui se promène ici chaque soir!... je meurs de peur rien que d'y penser!

— La dame blanche! s'écria l'Écossais avec une surprise mêlée de terreur; on la rencontre bien souvent dans les montagnes de mon pays.

L'homme à la haute taille poussa un grand éclat de rire.

« Qu'est-ce donc que cette dame blanche? demanda son compagnon en retenant la jeune paysanne par le bout de son tablier.

— Ma foi, messire, le dise qui pourra! Est-ce une fée ou un farfadet? nul ne le sait au juste. Il y en a cependant qui croient que c'est l'âme de monseigneur du Lude, attendu que c'est à compter du jour où il a disparu du château qu'on a commencé à voir errer l'esprit dans les bois, et la vieille Marcelle assure même qu'il y reviendra chaque soir, jusqu'à ce que l'on ait retrouvé le corps du comte pour l'ensevelir en terre sainte.

— Hum! que dis-tu de cela, Trois-Échelles? dit tout bas l'homme au visage de fouine en faisant à son compagnon un signe d'intelligence; puis il reprit à haute voix: A quelle heure et dans quel lieu se promène de préférence la dame blanche ou l'esprit, comme on voudra l'appeler? L'as-tu vue quelquefois dans tes courses?

— Dieu m'en préserve, messire! dit la jeune fille en faisant coup sur coup trois grands signes de croix; mais le gars à Mathurine l'a aperçue pas bien loin d'ici, il y a tout au plus quinze jours, et Thomas le manchot l'a rencontrée nez à nez une nuit qu'il traversait la forêt par un beau clair de lune. Il prit alors ses jambes à son cou et se mit à courir de toutes ses forces; mais la dame blanche courait plus vite que lui, et elle l'aurait attrapé, bien sûr, si le coq ne s'était mis à chanter, ce qui, comme on le sait, fait tou-

jours partir les esprits; si bien que Thomas en a été quitte pour la peur, dont il a fait une maladie qui l'a retenu au lit six semaines; n'est-il pas vrai, Gros-Pierre?

— Certainement c'est vrai, répondit le jeune paysan qui n'avait pas encore ouvert la bouche, la preuve, c'est que depuis lors Thomas est pâle et maigre ni plus ni moins qu'un déterré.

— La voici! la voici! s'écria tout à coup l'Écossais en prenant la fuite à toutes jambes.

— Jésus Maria! dirent à leur tour les deux paysans en se sauvant après lui.

— Sont-ils assez fous! » cria Trois-Échelles riant à gorge déployée.

Mais son compagnon lui imposa silence, et, le saisissant vivement par le bras, il lui montra de loin une forme blanche et presque aérienne qui semblait glisser à travers les arbres.

« Que pensez-vous de ce revenant, maître Tristan l'Hermite? dit l'homme à haute taille après avoir considéré quelque temps, sans montrer de faiblesse, la blanche apparition.

— Je pense que cet esprit, fée, lutin ou sylphide, pourrait bien nous mettre sur les traces de celui que nous cherchons, et que dans tous les cas l'aventure est assez extraordinaire pour valoir la peine d'être tirée au clair. »

Ils se mirent tous deux à la poursuite du fantôme, mais les branches sèches craient en se brisant sous leurs lourdes bottes, tandis que la dame blanche, dont les longs cheveux noirs flottaient au gré du vent, semblait effleurer à peine de ses pieds mignons les bruyères en fleur, tant sa course était rapide et légère. De temps en temps elle retournait la tête par un mouvement plein de grâce que l'on pouvait prendre pour une espèce de coquetterie féminine, faisant aux deux compagnons un signe singulier qu'ils ne savaient comment interpréter; puis elle s'enfuyait de nouveau, comme un oiseau poursuivi par des chasseurs, qui se pose un instant pour s'envoler bientôt à tire-d'aile.

« Par le sang Dieu! ma pauvre jambe! s'écria tout à coup Trois-Échelles en heurtant violemment contre un tronc d'arbre renversé. Peste soit du revenant et de tous ceux qui s'en occupent! Je suis brisé dans tous les membres.

— Cela ne sera rien, compère, répondit Tristan l'Hermite en se rapprochant de son compagnon, et, si nous découvrons la cachette de messire Jehan des *habiletés*, comme l'appelait dans ses jours de bonne humeur Sa Majesté le roi de France, ou tout au moins celle de messieurs d'Amboise, une telle capture paierait amplement les emplâtres.

— Vous en parlez à l'aise, messire Prévôt, mais je puis à peine me soutenir, tant je suis froissé par cette chute.

— Eh bien, attends-moi là, compère, et je te rejoindrai bientôt, dit Tristan et reprenant sa course; l'esprit me paraît las, et je ne dois point tarder à l'atteindre. »

Il chercha des yeux la dame blanche dans la direction qu'elle suivait une minute auparavant, mais elle avait disparu.

« Malédiction sur toi pour avoir bronché de la sorte! s'écria-t-il en revenant sur ses pas. Ne suis-je point un homme bien loti? De deux grands gaillards que je

choisis pour me prêter main-forte, l'un s'enfuit comme une vieille femme effarouchée, l'autre se laisse choir comme un imbécile au moment décisif.

— Je donnerais tout l'argent de mon escarcelle pour que ce fût vous, messire Prévôt, qui eussiez rencontré sous vos pieds ce grand cadavre de bois que la nuit m'empêchait de remarquer : nous aurions vu alors si vous vous en seriez mieux tiré que moi.

— Trêve de méchants propos, et allons coucher au Lude, c'est ce que nous avons de mieux à faire maintenant. »

Trois-Echelles se releva avec peine, non sans lâcher coup sur coup trois ou quatre gros jurons, et, tout en continuant à maugréer entre ses dents, il suivit le grand Prévôt dans le sentier que la paysanne leur avait indiqué une demi-heure auparavant.

A peine le bruit de leurs pas se fut-il perdu dans le lointain, que la dame blanche reparut au milieu d'un fourré de jeunes ormeaux. La lune venait alors de se montrer à l'horizon, et sa pâle lumière, se jouant à travers les branches des arbres, permettait de distinguer beaucoup mieux les formes du fantôme qui n'avait rien de repoussant. La blanche sylphide secoua vivement sa jolie tête brune, écartant de son front couvert de sueur sa longue chevelure flottante, et paraissait regarder attentivement autour d'elle. Après s'être bien assurée que les deux soudards avaient pris le parti de battre en retraite, elle quitta lentement sa cachette de verdure qui l'avait si heureusement soustraite aux regards de Tristan-l'Hermitte, et retourna vers le grand chêne, auprès duquel nous l'avons vue pour la première fois lorsque le garde écosais l'ayant aperçue de loin avait déterminé par ses cris d'alarme la fuite des deux paysans. Elle chercha dans les buissons, et en tira un panier plein de provisions qu'elle y avait caché sans doute au moment où elle s'était vue poursuivie ; puis, ayant passé à son bras gauche l'anse du panier, elle se dirigea, chargée de ce fardeau, vers une roche escarpée, tapissée de lierre et d'autres plantes grimpantes qui cachaient l'ouverture d'une grotte profonde, fermée en outre par un énorme quartier de roc. Arrivée en ce lieu, elle regarda de nouveau avec beaucoup de précautions, consulta d'une oreille attentive les moindres bruits de la forêt, et, le calme qui y régnait de toutes parts ayant achevé de la rassurer, elle frappa trois fois du pied contre la pierre, accompagnant ce signal d'un petit cri perçant qui imitait, à s'y méprendre, celui de l'écureuil.

« C'est toi enfin, mon ange protecteur ! » dit une voix sonore partant de l'intérieur de la grotte.

Aussitôt le quartier de roc fut déplacé comme par magie, et un homme grand et robuste, dont la longue barbe tombait jusque sur sa poitrine, se montra sur le seuil.

« Tu es venue plus tard que d'ordinaire, dit-il en serrant dans ses bras le prétendu fantôme, et je craignais... mais tu es toute en nage, je sens ton cœur palpiter avec force ; Jehanne, ma bien-aimée, courons-nous quelque nouveau péril ? »

— Ce n'est rien, mon cher oncle, seulement j'ai fait une mauvaise rencontre ce soir : trois hommes armés rôdaient dans la forêt ; l'un d'eux s'est enfui à mon aspect, me prenant sans doute, comme les gens du pays, pour un être surnaturel, grâce à cette longue mante blanche qui m'enveloppe tout entière, et dont

la sainte Vierge m'a inspiré l'idée de me revêtir pour arriver jusqu'à vous sans être épiée par les paysans ; mais les deux autres m'ont poursuivie à outrance, jusqu'au moment où, essoufflée et hors d'haleine, je me suis blottie tout à coup sous des branches de verdure ; ils ont alors perdu mes traces, et se sont éloignés en jurant.

— Ah ! ma pauvre Jehanne, dit l'homme barbu en entraînant la jeune fille jusqu'au fond de la grotte où il la fit asseoir pour qu'elle se reposât sur le lit de feuilles sèches, ces gens-là me cherchent sans doute ; l'obscurité de la nuit nous a été favorable, mais qui les empêchera de revenir demain et d'autres jours encore ? Ils finiront par me découvrir, mon enfant !

— Non, non, rassurez-vous ; grâce aux mesures que j'ai prises, le bruit de votre mort est si bien établi, qu'il n'y a pas une créature humaine à dix lieues à la ronde qui ne vous croie depuis longtemps endormi du dernier sommeil ; personne au monde, pas même votre femme, si tendre et si dévouée cependant, n'a été mis dans la confidence, et seule je connais ce grand secret.

— Et, seule aussi, tu t'exposes chaque nuit pour porter de la nourriture et des consolations au malheureux proscrit. Afin de me venir en aide, ma douce Jehanne, tu as renoncé volontairement à tous les plaisirs de ton âge, tu as tout quitté sans regret, jusqu'à ta jolie chambrette dans ce beau château du Lude, si plaisant aux regards, et tu es venue habiter le triste manoir de Mont-Vaillant, si délabré et si solitaire, mais dont la proximité te permet d'arriver jusqu'ici. Ah ! qu'ai-je fait, grand Dieu ! pour mériter de ta part un pareil dévouement ?

— Ce que vous avez fait, mon cher oncle ? faut-il vous le dire ? Qui donc a pris soin de l'orpheline lorsque ma pauvre mère mourante me remit toute enfant entre vos bras, et que, promettant à cette sœur chérie de me tenir lieu du père que j'avais perdu, vous adoucîtes ainsi l'amertume de ses derniers moments ? Avec quelle tendre sollicitude n'avez-vous pas veillé sur moi pendant tout le temps de mon séjour au monastère de Notre-Dame ! Puis, croyez-vous, ajouta-t-elle en couvrant de ses mains mignonnes la rougeur qui colora tout à coup son visage, croyez-vous que j'aie jamais pu oublier ce jour où, me promenant dans les bois avec ma nourrice et n'ayant que quinze ans à peine, je me vis enlevée de vive force par des hommes armés, parmi lesquels, malgré le masque noir qui couvrait leur visage, je n'eus pas de peine à reconnaître l'infâme Castillon, mort depuis si misérablement ? Vous reveniez alors de Plessis-les-Tours ; mes cris de désespoir arrivèrent jusqu'à vous, et vous accourûtes bouillonnant d'indignation et de fureur, seul contre trois, mais fort de votre courage, et, semblable à l'archange Michel lorsqu'il terrassa les démons, vous mîtes en un clin d'œil mes ravisseurs en fuite. Ah ! cher oncle, mon sauveur, ce service seul ne vaut-il pas mille fois tout ce que je suis si heureuse de faire pour vous à mon tour ?

— Borine et reconnaissante enfant, reprit le sire du Lude en baisant la main de Jehanne, je ne fis alors que remplir le plus strict devoir, je ne dirai pas d'un père adoptif, mais de tout preux chevalier ; toute dame en pareil cas aurait reçu de moi la même protection ; mais à combien de gens à la cour j'ai rendu jadis de signalés services et qui ne s'occupent pas

pas plus de mes malheurs que s'ils ne m'avaient jamais connu ! Que dis-je ? hélas ! ils se réjouissent de ma disgrâce, s'ils la croient favorable à leur fortune, et je sais de bonne part que plusieurs de ceux que j'ai obligés ont ourdi eux-mêmes le complot qui devait entraîner ma chute, en excitant contre moi la défiance de Louis, toujours si prompt à soupçonner. Ah ! mon enfant, je n'ai que trop appris à connaître les hommes ! ils sont tous ingrats et perfides !

— C'est un puissant motif, mon cher oncle, pour chercher en Dieu seul votre consolation et votre appui ; si vous aviez fait pour lui plaire seulement une partie de ce que vous avez fait pour le service du roi et pour votre fortune, vous seriez un grand saint.

— O ma jolie prêcheuse, n'ai-je pas, à ta sollicitation, fait grâce pour l'amour de Dieu à cet audacieux vassal, qui avait osé tuer un lièvre dans mon parc ? N'ai-je pas fait réparer de mes propres deniers l'église du village ? N'ai-je pas constitué dernièrement encore aux chapelains de la Trinité d'Angers une rente annuelle de quarante livres ?

— Oui, oui, tout cela est bien, répondit Jehanne avec un doux sourire, mais ce n'est point encore assez, bel oncle, il faut prier le bon Dieu dans votre solitude, vous résigner à sa volonté sainte, lui promettre d'être toujours à l'avenir un bon et loyal chrétien, et je suis sûre qu'il vous viendra en aide. Mais la nuit s'avance, et j'ai promis à ma tante de retourner de bonne heure au château demain matin.

— Tu l'as donc vue aujourd'hui, ma chère Jehanne ? Oh ! tu ne t'en iras point sans m'en parler un peu. Pense-t-elle encore à moi ? Est-elle toujours bien triste de ma disparition ?

— Plus que je ne saurais l'exprimer ; le temps, qui adoucît tous les maux, semble n'apporter aucun soulagement à sa douleur ; jamais on n'en vit de pareille, et vous ne sauriez croire la violence que je suis obligée de me faire, quand je la vois ainsi désolée et tout en larmes, pour ne pas lui dire que vous êtes encore vivant.

— Et pourquoi ne pas le lui dire en effet ? Pourquoi, pendant une nuit obscure, ne pas la conduire auprès de moi ?

— Ah ! Dieu m'en préserve, bel oncle !

— Pauvre Marie ! je serais si heureux de la revoir, ne fût-ce qu'un instant ! Jehanne, ma bien-aimée, que je te doive encore ce bonheur !

— De grâce, ne me tentez pas de la sorte ! Vous connaissez ma tante : sa franchise, son caractère expansif la rendent incapable de dissimuler ; si elle apprendrait seulement que vous êtes encore de ce monde, sa joie se trahirait par sa démarche, par ses regards, par le son de sa voix, et les espions qui nous observent liraient bientôt sur son doux visage un secret qu'il est indispensable de garder ; que serait-ce donc si elle vous savait si près du château ? Vous la verriez accourir éperdue, à la vue de tous, sans qu'aucune puissance humaine fût capable de la retenir. Non, plus j'y pense, plus je suis convaincue que ce serait vous perdre sans ressource. Contentez-vous de savoir que sa santé se soutient malgré ses chagrins, qu'elle vous aime de tout son cœur, et que votre petit Jacques est le plus charmant enfant qu'il soit possible de voir.

— Tu as raison sans aucun doute, répondit-il en soupirant ; mais qu'il est dur d'être aussi près de ceux

qu'on aime sans qu'il vous soit permis même de les entrevoir ! Et qui sait combien de temps encore il me faudra subir ce martyre ? qui sait si je pourrai jamais réparaître parmi les hommes ? Ah ! mieux vaudrait le repos de la tombe que cette mort anticipée !

— Ne perdez pas ainsi courage, bel oncle, le salut peut venir au moment où vous vous y attendrez le moins : vous avez des amis puissants qui sauront apaiser la colère du roi.

— Des amis ! en reste-t-il aux malheureux ? Commines, à l'avertissement duquel je dois le triste avantage de m'être dérobé à la mort, semble m'avoir abandonné maintenant ; et Dammartin lui-même, qui m'avait demandé mon anneau pour me le renvoyer, disait-il, dès qu'il aurait trouvé le moment opportun pour détruire les préventions de Louis à mon égard, ne nous a plus donné de ses nouvelles.

— Ah ! ne les accusez point de vous avoir oublié, bel oncle, l'un et l'autre vous aiment toujours, j'en suis sûre, mais ils attendent l'occasion favorable, et elle finira bien par se présenter. Voilà vos provisions, ajouta-t-elle en tirant du panier et en posant sur une planche un pain, une bouteille de vin, un poulet rôti et quelques pommes magnifiques.

— Les beaux fruits ! dit Daillon en prenant une de ces pommes et en la mordant. Il y a bien longtemps que je n'en ai mangé de pareils ; mais il est dix heures passées, nous n'avons plus à craindre de rencontrer personne, je puis donc l'accompagner une partie du chemin.

— Je ne y vois pas d'inconvénient, dit la jeune fille, d'autant plus que le temps s'est obscurci, de gros nuages voilent le disque de la lune, et l'on ne nous apercevrait point à dix pas de distance. »

Ils sortirent de la caverne, Jehanne appuyée sur le bras de Daillon.

« Ah ! voilà que j'ai laissé tomber ma pomme, dit celui-ci en la cherchant inutilement dans les bruyères.

— C'est une perte que nous réparerons sans peine, et, puisque ces fruits vous sont agréables, je ne manquerai pas de vous en apporter d'autres demain soir. »

Tout en causant de mille choses différentes, ils arrivèrent en peu de temps à la grande avenue du château, et alors ils se séparèrent.

« Adieu et à demain, mon ange secourable, dit Jehan à sa nièce.

— Au revoir, bel oncle, et ne faites point d'imprudence, » répondit-elle en le quittant.

Il la suivit des yeux jusqu'au petit pavillon dont elle seules avait la clé, et qui, par un passage souterrain, lui permettait de regagner sa chambre sans être aperçue des domestiques ; puis il s'éloigna de son côté.

III

Le lendemain, Tristan l'Hermite, qui avait passé la nuit dans une petite auberge du Lude, eut la hardiesse de se présenter au château. A la vue de ce terrible exécuter des vengeances de Louis, Jehanne qui, fidèle à sa parole, était venue de bonne heure visiter la comtesse, sentit un frisson parcourir tous ses membres ; toutefois elle se contint ; mais Marie de Laval, blessée, dans ses sentiments les plus intimes, d'une pareille inconvenance, et croyant n'avoir plus rien à caindre ni à espérer, donna un libre cours à son

indignation, car elle n'ignorait point avec quel acharnement le grand prévôt avait poursuivi Jehan Daillon dont la tête était mise à prix.

« Comment osez-vous présenter à mes regards? dit-elle de ce ton superbe que les grandes dames de ce temps savaient prendre à l'occasion. Moi, Marie de Laval, n'aurais-je pas au moins la liberté de pleurer dans la solitude l'époux qu'on m'a ravi, et suis-je donc condamnée à supporter chez moi l'odieuse présence de son persécuteur? »

— Madame, répondit Tristan avec l'astuce qui lui était naturelle, j'étais loin de m'attendre à une pareille réception lorsque j'accours près de vous, guidé par le désir de donner à M. du Lude, dont je n'ai jamais été l'ennemi, un avertissement qui peut lui être utile. Si jadis je me présentai dans ces lieux pour procéder à son arrestation, c'est qu'avant tout je dois obéir aux ordres du roi, mon maître; mais êtes-vous bien sûre qu'au fond de mon cœur je n'aie pas été bien aise d'être arrivé trop tard? Quoi qu'il en soit, faites maintenant en sorte que je puisse lui dire quelques mots, ne fût-ce que de loin, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

» Plût au ciel que mon noble époux pût encore vous entendre! s'écria la comtesse en éclatant en sanglots, mais le roi lui-même n'a plus de pouvoir sur les morts!

— Eh quoi! M. du Lude est-il mort en effet, reprit Tristan, qui connaissait assez bien le cœur humain pour reconnaître que cette douleur n'était pas feinte; alors il ne me reste plus qu'à me retirer.

— Oui, oui, sortez, sortez vite, dit Marie, dont les sanglots étaient devenus convulsifs, votre présence me fait mal. »

Le grand prévôt se retira irrité et mécontent, et retourna dans le vestibule Trois-Echelles et l'Écossais qu'il y avait laissés :

« En route, leur dit-il d'un air de mauvaise humeur, je crois que le diable s'en mêle, rien ne me réussit plus maintenant. »

Ils s'enfoncèrent dans la forêt, qu'ils devaient traverser pour aller reprendre leurs chevaux laissés la veille, sous la garde d'un palefrenier, dans une grande ferme située sur la lisière du bois. Le grand prévôt marchait un peu en avant, livré à des réflexions désagréables.

« Mort! quand et comment? se disait-il tout bas : le fin renard est capable d'avoir abusé jusqu'à la comtesse elle-même, c'est un si rusé compère que maître Jehan des habiletés. »

Tout à coup il aperçut sur une touffe de bruyère une pomme déjà mordue.

Peste! dit-il en se baissant pour la ramasser, on n'en sert pas de plus belles à la table de Sa Majesté le roi de France. Qu'en dis-tu, compère? ajouta-t-il en montrant le fruit à Trois-Echelles, penses-tu que les bûcherons en mangent souvent de pareilles?

— Je crois surtout qu'ils ne les jettent point ainsi après la première bouchée, répondit l'autre, dont les yeux s'animaient d'un feu sombre; et ce sont là des manières de grand seigneur.

— Allons, allons, les trois écus d'or ne sont pas perdus sans ressource, reprit Tristan avec la joie de la convoitise, d'autant mieux que j'aperçois des traces de pas sur l'herbe fraîchement foulée. »

Il se mit à explorer minutieusement tous les lieux

d'alentour, recherchant avidement les moindres indices. Trois-Echelles imitait son exemple, tandis que l'Écossais sifflait avec indifférence une ballade de son pays.

« Tais-toi, et fouille les buissons, lui dit le grand prévôt. Qu'est-ce donc que ce rocher tout couvert de verdure, à moitié caché dans le fourré? Ne renfermerait-il pas une grotte dans son sein? »

— Non, non, j'en ai fait le tour, et il n'existe point d'ouverture, répondit Trois-Echelles, un lièvre même ne s'y pourrait cacher.

— N'importe! il faut y voir encore. Prends ton épée, dit-il à l'Écossais, et va sonder le terrain.

— Par saint Dunstan! le beau métier que vous faire faire à moi, répondit le garde, moi être venu en France pour garder le roi et non pas pour faire la chasse comme un furet dans le taillis.

— Je me souviendrai de ce refus, messire, reprit Tristan en le regardant de travers.

— Voici de nouvelles traces, s'écria Trois-Echelles, ce sont les pas de deux personnes à la fois.

— Voyons donc où elles pourront nous conduire, » répondit le grand prévôt en examinant à son tour.

Pendant ce temps Jehan Daillon, caché dans son antre, les yeux collés sur une fissure de roc, voyait et entendait tout; son cœur battait avec force, car il avait reconnu les personnages et il se doutait bien qu'il était lui-même l'objet de leurs recherches. Mille pensées s'agitaient dans son cerveau; d'abord il se prépara à la défense, bien résolu à tuer le premier qui pénétrerait dans la caverne; puis, ne pouvant plus supporter l'attente, il était sur le point de s'élançer à l'improviste sur ceux qui le cherchaient, mais ils étaient bien armés, et le proscrit n'avait à sa disposition qu'une arbalète, rouillée par l'humidité de la grotte; s'il manquait un seul coup, c'en était fait de lui, et la vengeance du roi s'étendait peut-être sur sa famille. Ce fut une heure d'anxiété; enfin il vit les trois compagnons s'éloigner peu à peu; mais alors d'autres craintes vinrent l'assaillir. Les nouvelles traces des pas qu'ils avaient découvertes n'allaient-elles point les conduire jusqu'au pavillon de l'avenue de Mont-Vaillant, et cette remarque ne mettrait-elle pas sur la voie les fins limiers qui s'acharnaient à sa poursuite?

Cependant Tristan et ses subordonnés étaient depuis longtemps hors de sa vue, et rien n'annonçait qu'ils dussent revenir sur leurs pas; le silence le plus profond régnait dans la forêt lorsque tout à coup le cri de l'écureuil se fit entendre près de la grotte, et le quartier du roc, qui en fermait l'entrée, fut frappé trois fois bien distinctement. C'était le signal de la dame blanche, mais jamais Jehanne n'était encore venue visiter le proscrit en plein jour; Tristan aurait-il surpris son secret et aurait-il dressé ce piège? A tout hasard, Daillon s'arma de son arbalète et vint regarder par la fissure.

« Ouvrez, ouvrez, vous n'avez plus rien à craindre, cria Jehanne. »

C'était bien elle en effet, non plus couverte de sa mante blanche et de ses longs cheveux noirs, mais coiffée et vêtue comme à l'ordinaire.

« Qu'est-ce qui t'amène ici, mon enfant, dit le sire du Lude en faisant rouler le quartier du roc.

— Vous êtes sauvé! répondit-elle en se précipitant dans ses bras toute palpitante d'émotion.

— Que dis-tu ? s'écria Daillon ne pouvant croire à ce bonheur.

— Ne reconnaissez-vous point cet anneau ? reprit la jeune fille en faisant briller à ses yeux une bague d'or ornée d'une émeraude.

— Oui, c'est bien mon anneau, dit-il après l'avoir examiné avec attention ; mais est-ce bien Dammartin qui me le renvoie ?

Car le sire du Lude, méfiant par caractère, l'était devenu plus encore dans son malheur.

« Vous n'en douterez point lorsque vous aurez lu le message du comte de Chabannes, écrit tout entier de sa propre main ; il a profité d'un moment où le roi paraissait regretter votre perte, pour lui apprendre que vous viviez encore et pour obtenir votre grâce pleine et entière ; Sa Majesté n'y a mis que deux conditions.

— Quelles sont-elles ? demanda Daillon avec impétuosité.

— Oh ! rien de bien difficile, répondit Jehanne en hésitant, mais elles sont désagréables : le roi exige qu'avant de repartir à la cour vous serviez un mois dans votre propre château, sans vous faire reconnaître de la comtesse ; puis, que, vous rendant auprès de lui, vous receviez un soufflet de sa main royale.

— C'est bien digne de Louis, dit Jehan avec un sourire amer ; n'importe, l'essentiel est de me tirer d'ici ; une fois rentré en grâce auprès du roi, je saurai bien m'y maintenir ; viens, ma fille, allons ensemble à Mont-Vaillant aviser aux moyens de satisfaire son bizarre caprice. »

IV

Le lendemain de ce jour si fécond en événements, Jehanne arriva au château du Lude, suivie d'un homme mal vêtu, qui portait une barbe inculte, et dont l'œil gauche était couvert par un bandeau noir.

« Belle tante, dit-elle à la comtesse, qui, plus pâle et plus abattue que de coutume, était étendue sur un lit de repos, j'ai une grâce à vous demander.

— En quoi puis-je vous complaire ? répondit Marie de Laval d'une voix languissante. Est-ce encore en secourant quelque pauvre famille des environs ? Puissez largement dans mon escarcelle, ma mignonne, je ne demande pas mieux que de prendre part à vos bonnes œuvres.

— Merci, chère tante, mais cette fois c'est un brave homme auquel je m'intéresse infiniment, et que je voudrais faire entrer à votre service.

— Je veux tout ce que vous désirez, Jehanne ; entendez-vous avec mon intendant pour qu'il soit employé à ce qu'il sait faire.

— Oh ! son emploi est facile à trouver ; votre garde-chasse est malade, il le remplacera provisoirement, et nous verrons ensuite.

— C'est bien, répondit Marie.

— François, venez remercier madame la comtesse, qui veut bien vous prendre à son service, » dit la jeune fille en appelant le futur garde-chasse.

Celui-ci fit trois pas dans la chambre, la main appuyée sur son cœur pour en contenir les battements, et, d'une voix altérée, il balbutia quelques mots inintelligibles. Marie de Laval jeta à peine les yeux sur lui, et, le congédiant d'un geste de la main :

« Il n'est pas beau votre protégé, dit-elle à Jehanne,

et si je le rencontrais le soir dans un lieu désert, j'en aurais une peur affreuse. La vue de cet homme m'a causé une sorte d'émotion.

— Lorsque vous le connaîtrez mieux, il vous plaira davantage, » répondit en souriant la jeune fille.

Elle sortit ensuite pour présenter le nouveau venu à l'intendant, et, le voyant vivement agité et tout prêt à rentrer dans la chambre :

« Courage, lui dit-elle en l'entraînant malgré lui, rappelez-vous votre promesse et les ordres de Louis ; d'ailleurs, un mois est bien vite passé. »

Ils descendirent ensemble l'escalier, et le petit Jacques, ayant aperçu de loin sa cousine, vint en courant au-devant d'elle ; Jehanne se baissa pour le baiser au front ; mais, par un mouvement plus rapide que la pensée, le nouveau garde-chasse saisit l'enfant dans ses bras, et, le serrant avec force sur sa poitrine, il l'embrassa à plusieurs reprises.

— Laissez-moi, laissez-moi, cria le bambin.

— N'ayez pas peur, mon ami, lui dit la jeune fille, François ne vous fera point de mal, il vous aime beaucoup, au contraire.

— Est-ce vrai ? dit Jacques en regardant le garde.

— Oui, venez avec moi, répondit celui-ci, je vous conterai de belles histoires de guerre et je vous porterai sur mon dos quand vous serez fatigué.

— Eh bien ! il n'est pas si méchant qu'il en a l'air, » dit l'enfant d'un petit ton résolu.

Lorsque Jehanne revint auprès de sa tante, elle vit avec peine l'extrême accablement de cette pauvre femme, qu'elle n'avait pas remarqué d'abord.

— Vous souffrez, dit-elle en lui prenant la main ? vous avez un peu de fièvre, je crois.

— Hélas ! répondit la comtesse, la vue de Tristan m'a tuée.

— Ne pensez plus à ce vilain homme et ne craignez rien, je passerai la nuit dans votre chambre, et, puisque vous désirez que j'abandonne le séjour de Mont-Vaillant, je resterai près de vous désormais.

— O Jehanne ! que vous êtes bonne et que vous me faites plaisir !... Mais qui siffle donc de la sorte ? » s'écria-t-elle en tressaillant.

Malgré son état de faiblesse, elle courut à la fenêtre et aperçut dans la cour le nouveau garde qui appelait les chiens, et, près de lui, le petit Jacques le tenant par la main.

« Mon Dieu ! dit-elle en s'affaissant sur elle-même, c'était ainsi que sifflait mon Daillon bien aimé, quand il partait pour la chasse.

— Quelle idée ! » répondit Jehanne.

Cependant cette dernière secousse avait épuisé les forces de la comtesse ; elle fut obligée de se mettre au lit. Huit jours s'écoulèrent pendant lesquels le prétendu garde-chasse vint bien souvent, quand il ne se croyait vu de personne, écouter à la porte de sa maîtresse, mais sans pouvoir y pénétrer jamais, car Jehanne était toujours là pour en défendre l'entrée. Au bout de ce temps, la dame du Lude, un peu mieux portante, put descendre dans le parc.

« Arrêtons-nous ici, dit la comtesse en s'asseyant sur un banc de verdure, Daillon s'y reposait volontiers quand il rentrait fatigué, » ajouta-t-elle avec un profond soupir.

Dans ce moment le garde-chasse passait, à peu de distance, son arbalète sur l'épaule, et le petit Jacques près de lui.

Marie tressaillit à son aspect.

« Vous allez me croire folle, dit-elle à Jehanne, mais je trouve que cet homme a quelque chose de la taille et de la démarche de Daillon.

— Pauvre tante ! vous pensez si souvent à mon oncle, que votre imagination vous le montre partout. »

La comtesse n'osa point insister, mais tous les jours elle retourna s'asseoir sur ce même banc, et elle y demeurerait silencieuse et absorbée dans ses réflexions jusqu'à ce qu'elle pût apercevoir de loin le garde-chasse, qui ne manquait jamais de rentrer au château par le même sentier ; alors elle appelait son fils et lui faisait raconter tout ce qu'il avait dit et fait avec son nouvel ami.

Un jour que le temps était pluvieux, Jehanne voulut l'engager à demeurer dans son appartement ; mais elle s'obstina à aller s'asseoir, comme de coutume, sur son banc favori ; l'humidité de l'air la pénétra bientôt, et elle se sentit plus souffrante et plus triste aussi qu'à l'ordinaire.

« Jacques, dit-elle à son fils qui jouait à ses côtés, où est donc François ?

— Il chasse le loup dans la forêt, et je suis brouillé avec lui parce qu'il n'a pas voulu m'emmener.

— Il a bien fait, mon amour, car vous êtes encore trop petit pour aller attaquer les loups. »

Puis, s'adressant à sa compagne :

« Belle nièce, dit-elle, lorsque j'aurai cessé de vivre, faites du bien à cet homme pour l'amour de moi, car sa ressemblance, vraie ou imaginaire, avec Daillon m'a procuré le dernier plaisir que j'aurai dans ce monde ; je veux donc qu'il ait une petite part dans mon testament.

— Il est bien question de testament à votre âge ! dit Jehanne en souriant.

— Oh ! je ne me fais point illusion, reprit la comtesse, mes forces s'épuisent et ma dernière heure est proche. Lorsque je ne serai plus, ma chère Jehanne, ayez soin de mon fils, c'est à vous seule que je le confie, sachant bien qu'il ne saurait être mis en meilleures mains. Élevez-le dans les sentiments d'honneur qui conviennent à un gentilhomme de son rang ; qu'il soit bon et brave comme son père, et plus heureux que lui ! ajouta-t-elle en fondant en larmes ; et toi, cher ange bien-aimé, sois toujours bien obéissant envers ta cousine. »

En voyant sa mère tout en larmes, le petit garçon qu'elle tenait serré sur son cœur se mit à pleurer aussi.

« Tout cela n'est pas raisonnable, pauvre tante ! dit Jehanne fortement émue et se faisant une violence extrême pour garder encore le secret. En parlant ainsi, vous me faites beaucoup de peine, je vous assure.

— Oh ! ce n'est plus à présent que je dois vous faire de la peine ; car, loin de redouter la mort, je la désire, au contraire. Quand mon mari vivait, je me trouvais heureuse auprès de lui ; du jour où il fut obligé de fuir, je n'ai plus vécu que d'espérance ; maintenant l'espérance même est morte dans mon cœur et il ne me reste qu'à mourir aussi !

— Espérez plus que jamais, dit une voix qui partait d'un massif de verdure.

— C'est Daillon !... » s'écria la comtesse.

Et elle tomba sans connaissance dans les bras de Jehanne, qui, appelant au secours, la fit transporter dans son lit.

Lorsque Marie reprit ses sens et qu'elle se vit entourée de ses femmes, elle crut avoir été le jouet de sa propre imagination et n'osa pas dire un seul mot de ce qui l'occupait uniquement ; mais ce jour était le vingt-neuvième depuis l'arrivée du garde-chasse dans le château ; et le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, la comtesse vit sa nièce entrer de bonne heure dans sa chambre, vêtue de ses habits de fête.

« Allons, belle tante, levez-vous, dit celle-ci d'un air radieux, et venez recevoir une visite qui vous fera plaisir.

— Quand ce serait le roi de France en personne qui m'honorerait de sa présence, rien ne saurait me toucher maintenant, » dit-elle.

Elle se laissa habiller et conduire, sans même s'informer du nom du visiteur, tant elle était absorbée dans son affliction. Mais à peine eut-elle mis le pied dans la grande salle que les cris de « Vive Monseigneur ! » retentirent de toutes parts, et Jehan Daillon, qui avait ôté son bandeau noir et coupé sa longue barbe, se montra tout à coup sur le seuil de la porte.

Marie jeta un cri perçant et vint tomber presque inanimée dans les bras de son époux. Cette fois, ce n'était pas une illusion, il la tenait étroitement serrée sur son cœur, et ce fut à la chaleur de ses baisers qu'elle revint au sentiment de l'existence.

Jehanne pleurait de joie en contemplant leur bonheur.

« Voilà celle à qui je dois la vie, » dit Daillon en embrassant la jeune fille.

Il raconta alors tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où, par le conseil de sa nièce, il avait cherché un refuge dans la grotte de la forêt. Marie l'écoutait avec ravissement, les yeux attachés sur les siens, s'enivrant du son de sa voix, retenant sa main dans ses mains, comme si elle eût eu peur qu'il ne lui échappât de nouveau. Quant au petit Jacques, il avait bien vite reconnu son ami le garde-chasse dans le seigneur richement vêtu, et il avait volontiers repris sur ses genoux sa place accoutumée.

Bientôt, par ordre de Jehanne, qui n'oubliait jamais rien de ce qui pouvait être utile ou agréable à ses amis, de grandes tables furent dressées dans la cour du château, et les vassaux du sire du Lude, réunis autour d'énormes pièces de venaison, faisaient éclater dans leurs propos la joie que leur causait le retour imprévu de leur seigneur, et, lorsque Jehan et Marie, tenant leurs fils par la main, se montrèrent sur le perron, les cris de « Vive monseigneur ! Vive madame la Comtesse ! » ébranlèrent à l'envi les échos d'alentour.

Le lendemain de ce beau jour, le sire du Lude, se conformant aux instructions que lui avait fait parvenir le comte de Chabannes, son ami, alla rejoindre le roi à la frontière du Nord ; et, ployant un genou devant lui, il demanda grâce et reçut de la main royale le soufflet qui devait mettre le sceau à leur réconciliation. Peu de temps après il accompagna son maître au siège d'Arras, et comme les bourgeois de cette ville, soutenant avec zèle la cause de la princesse Marie de Bourgogne, se défendaient avec acharnement contre les troupes royales, *Jehan des habiletés*, voyant peu de chances de s'emparer de la place de vive force, imagina d'y pénétrer à la faveur d'un déguisement qui lui permettrait de découvrir la partie faible de ses

défenses. Transformé en marchand de balais et imitant, à s'y méprendre, les allures des gens de cet état, il apprit dans une auberge qu'un secours de six cents hommes de pied et de trois cents chevaux, escortant douze charretées de foin, était envoyé à Arras par les Bourguignons, qui occupaient Douai. Habile à profiter de toute circonstance, de tout avis dont il pouvait tirer avantage, il alla aussitôt demander au roi quelques troupes d'élite, les plaça en embuscade sur la route, et, tombant à l'improviste sur le convoi, il s'en rendit maître. Faisant alors endosser, sans perdre un instant, à tous ceux qui l'accompagnaient les vêtements des Bourguignons tués dans le combat, il accourut, déguisé lui-même en charretier, à l'une des portes d'Arras, qu'on lui ouvrit sans méfiance. Ses soldats se jetèrent alors sur le poste qu'ils égorgèrent et livrèrent l'entrée à l'armée royale, dont une partie faisait, à une autre porte, une fausse attaque pour favoriser cette entreprise.

Jehan Daillon, chargé par Louis XI de négocier la

paix avec la princesse Marie de Bourgogne, fut nommé, peu de temps après, gouverneur de tout le comté d'Artois et jouit depuis lors d'une faveur constante auprès du roi son maître. Marie de Laval vécut heureuse auprès de lui, et ce fut Jacques, leur fils aîné, qui fit bâtir le château actuel.

Quant à la bonne Jehanne, l'héroïne de cette histoire, sa beauté et son mérite lui attirèrent les hommages d'un grand nombre de gentilshommes de haut parage; mais elle préféra, aux positions brillantes qui lui étaient offertes à la cour, la vie humble, dévouée et cachée en Dieu, de servante des pauvres. Elle vécut ainsi jusqu'à la fin de sa sainte carrière. La grotte qui lui avait servi à soustraire son oncle aux recherches de Tristan subsiste toujours dans les bois de Meaulne; les gens du pays la désignent encore sous le nom de *Grotte à Daillon*, et l'on y a placé, depuis peu, une inscription pour rappeler cet événement.

Comtesse E. D. DE LA ROCHÈRE.

LE NUAGE DORÉ.

Oh! toi qui flottes dans l'espace,
Où vas-tu, nuage doré ?
Dans le firmament azuré
Mon œil rêveur poursuit ta trace.
A quelques anges radieux
Sers-tu de trône, ô beau nuage!
Tandis qu'en leur divin langage
A la terre ils parlent des cieus.

Sers-tu de palais et de voile
A quelque fée au doux pouvoir
Qui vient, avant l'ombre du soir,
Sourire à la première étoile;
A l'étoile qu'elle aime tant
Et qui s'éveille dans la nue
Pour saluer sa bien-venue
Par un rayon étincelant?

Dis-moi si de ton front de flamme
Les esprits forment leur séjour,
Ou si, rayonnante d'amour,
Sur toi descend et plane une âme
Cherchant d'un regard caressant
Ceux qu'elle aime dans cette vie,
Et qu'en sa céleste patrie
Aux pieds du Seigneur elle attend.

LOUISA STAPFAERTS.

Enigme Historique.

Quelle est la princesse, arrière-nièce de Saint-Louis, qui, par zèle pour la foi, fit le sacrifice de ses premières affections, épousa un païen qu'elle convertit

au christianisme, et éternisa la mémoire de son dévouement par un symbole qui est parvenu jusqu'à nous ?

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 3.

Quoique nous ayons prévenu nos abonnés qu'à partir de l'année 1856, on ne pouvait pas choisir dans les anciens catalogues la musique à laquelle donne droit le *Progrès Musical*, il arrive très-souvent que dans les demandes qui nous sont adressées, plusieurs morceaux appartiennent néanmoins à nos listes de 1855. Pour éviter les erreurs ou les retards auxquels cela pourrait donner lieu, nous prions donc nos abonnés de nous indiquer dans leurs demandes de musique un nombre de morceaux dépassant le chiffre total de cinquante francs (jusqu'à celui de soixante, par exemple), afin qu'il nous soit possible de remplacer par ce

supplément les œuvres qui, étant choisies dans les anciens catalogues, ne seraient plus à notre disposition.

Il est inutile de faire observer de nouveau que chaque mois nous ajoutons des compositions remarquables et des noms célèbres à ceux précédemment annoncés. Nous signalerons tout particulièrement la troisième série (qui vient de paraître) de *l'Aurore*, charmant ouvrage facilité, de B. Frantz, puis *la Prière à la Vierge*, morceau de chant à trois voix, par Ropiquel. Des fantaisies, des nocturnes, des variations de Thalberg, Dolher, Brisson, Fumagalli, Kruger, Bonoldi, Elwart, Leduc, Commettant, Moniot, et de la musique de danse, complètent le catalogue de ce mois-ci.

EDUCATION MUSICALE.

Il y a des accords dissonants qui ne blessent point l'oreille, lorsqu'ils se font entendre immédiatement et sans préparation prétentieuse. Ceux-là s'appellent accords dissonants naturels. Il en est d'autres qui feraient un effet désagréable, si la note dissonante ne se faisait entendre d'abord dans l'état de consonnance. Cette obligation se nomme *préparation de la dissonance*, et cette espèce d'accord se désigne sous le nom d'*accords par prolongation*. Pour d'autres accords, on substitue une note à une autre qui entre plus naturellement dans leur composition. Dans cet état, ces accords s'appellent *accords par substitution*. Les *accords par altération* sont ceux dans lesquels une ou plusieurs notes sont momentanément altérées par un dièse, un bémol ou un bécarre accidentels. Enfin, il est des harmonies dans lesquelles la prolongation, la substitution et l'altération se combinent deux à deux ou toutes ensemble. Si l'on considère, en outre, que toutes ces modifications se reproduisent dans tous les renversements, on pourra se former une idée de la prodigieuse variété de formes dont l'harmonie est susceptible. Cette variété s'augmente encore par la fantaisie de certains compositeurs qui quelquefois anticipent dans leurs accords, sur l'harmonie des accords suivants; ce genre de modification, bien qu'assez incorrect dans une foule de circonstances, n'est pas dépourvu d'effet.

Dans tous les accords dont il vient d'être parlé, les sons ont entre eux un rapport plus ou moins direct, plus ou moins *logique*. Il est des cas où ce rapport disparaît presque entièrement. Dans ces sortes d'anomalies harmoniques, une voix ou un instrument grave du médium ou de l'aigu, soutient un son pendant un certain nombre de mesures; cette tenue se désigne sous le nom de *pédale*, parce que, dans l'origine de son invention, elle ne fut employée que dans la musique d'église par l'organiste qui se servait pour cela du clavier des pédales de son instrument. Sur la pédale, une harmonie variée se fait entendre et produit très-souvent un bon effet, quoique, chose singu-

lière, le son de cette pédale ne soit en rapport avec elle que de loin en loin. Il suffit que le rapport se rétablisse d'une manière convenable à la conclusion.

Lorsque l'instrumentation n'avait point encore acquis d'importance dans la musique d'église, l'orgue était presque le seul instrument dont on faisait usage pour ce genre de musique. Son emploi se borna même pendant longtemps à soutenir les voix dans l'ordre où leur partie était écrite, sans y mêler rien d'étranger. Lorsque la basse chantante devait garder le silence, la basse de l'orgue se taisait aussi, et la main gauche de l'artiste était alors occupée à exécuter la partie de ténor ou de contralto. On attribue communément à Louis Viadana, maître de chapelle de la cathédrale de Mantoue, l'invention d'une basse indépendante du chant, propre à être exécutée sur l'orgue ou tout autre instrument à clavier, et qui, n'étant point interrompue comme l'ancienne basse, reçut le nom de *basse continue*. Plusieurs musiciens semblent avoir eu l'idée de cette basse dans le même temps; mais Viadana est le premier qui en fit usage d'une manière suivie et régulière dans la musique d'église, vers 1596. Plus tard, on exprima par des chiffres placés au-dessus des notes de la basse les accords des différentes voix, et cette manière abrégée permit de ne point écrire sur la partie destinée à l'organiste ce qui appartient aux voix. Cette partie, surmontée de chiffres, prit en Italie le nom de *partimento*, et en France celui de *basse chiffrée*.

Si l'on écrivait un chiffre pour chaque intervalle qui entre dans la composition d'un accord, il en résulterait pour l'œil de l'organiste une confusion plus fréquente que la lecture de toutes les parties réunies en notation ordinaire, et le but serait manqué. Au lieu de cela, on n'indique que l'intervalle caractéristique; pour l'accord parfait, par exemple, on n'écrit que 3, qui indique la tierce. Si cette tierce devient accidentellement majeure ou mineure par l'effet d'un dièse ou d'un bécarre, on place ces signes à côté et en avant du chiffre; si elle devient mineure par l'effet

d'un bémol ou d'un bécarré, on use du même procédé. Lorsque deux intervalles sont caractéristiques d'un accord, on les joint ensemble : par exemple, *l'accord de quinte et sixte* s'exprime par $\frac{6}{5}$. Les intervalles diminués se marquent par un trait diagonal qui barre le chiffre; quant aux intervalles augmentés, ils s'expriment en plaçant à côté du chiffre le dièse, le bémol ou le bécarré qui les modifie. Lorsque la note sensible est caractéristique d'un intervalle, on l'exprime par ce chiffre +.

Chaque époque, chaque école, ont eu des systèmes différents pour chiffrer les basses. Ces différences sont de peu d'importance. Il suffit que l'on s'entende, et que l'organiste ou l'accompagnateur soit instruit des diverses méthodes.

Dans l'état actuel de la musique, l'orgue ne tient plus qu'un rang secondaire au milieu de la masse d'instruments dont il est environné, en sorte que la basse chiffrée ou continue a perdu une partie de son intérêt. Mais il n'est pas moins nécessaire qu'elle soit cultivée, soit pour développer dans les jeunes artistes

le sentiment de l'harmonie par ce genre d'étude, soit pour conserver la tradition des belles compositions de l'ancienne école. Autrefois, on ne disait point en France: *Il faut étudier l'harmonie*, mais *il faut apprendre la basse continue*. Les Allemands ont conservé l'équivalent de cette expression dans leur *general-bass*, et les Anglais dans leur *thorough-bass*.

L'histoire de l'harmonie est une des parties les plus intéressantes de l'histoire générale de la musique. Non-seulement elle se compose d'une succession non interrompue de découvertes dues au besoin de nouveautés, à l'audace de quelques musiciens, au perfectionnement de la musique instrumentale, et sans doute aussi au hasard; mais il est une section de cette histoire qui n'est pas moins digne d'intérêt : c'est celle des efforts qu'on a faits pour rattacher à un système complet et rationnel tous les faits épars offerts par la pratique à l'aride curiosité des théoriciens.

MARIE LASSAVEUR.

(La suite au prochain numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE.

BOUILLIE POUR LES MALADES. — Prenez la mie d'un pain mollet d'une livre; faites-la tremper dans de l'eau froide pendant douze heures. Retirez-la, pressez-la dans un linge fort pour en exprimer tout ce qui peut passer. Posez ce résidu sur le feu, pour lui faire prendre l'épaisseur d'une bouillie; ajoutez un grain de sel, du sucre et un jaune d'œuf.

POTAGE. — RIZ AU MAIGRE. — Prenez quatre cuillerées de beau riz pour six personnes. Lavez-le soigneusement; mettez-le dans une casserole, avec sel, poivre, un oignon entier, deux carottes, un demi-quart de beurre frais, une petite branche de céleri, une poignée d'oseille; ficelez les légumes afin de pouvoir les

retirer facilement; remplissez la casserole d'eau froide, faites bouillir deux heures à petit feu et sans remuer; retirez les légumes, passez-les, et ajoutez cette purée à votre riz; servez.

OMELETTE AUX HUITRES, OMELETTE AUX MOULES. — Égouttez bien des huitres très-fraîches, coupez-les en filets, faites une omelette ordinaire, en employant quatre huitres par œuf.

Sautez les moules, sorties de leur coquille, dans la casserole avec beurre et un peu de persil haché; lorsqu'elles seront cuites, mêlez-les à l'omelette, en ayant bien soin de n'y laisser aucune goutte d'eau de leur cuisson.

Correspondance.

— Ta lettre vient de m'être remise, ma chère Jeanne, et déjà je serais près de toi si je n'avais été arrêtée dans mon vol par une pauvre femme qui, en m'offrant des fleurs, m'a forcée d'entendre le récit de sa lamentable histoire. Par pitié, je lui ai acheté celles-ci à ton intention. Veux-tu les accepter?

— D'autant plus volontiers, ma Florence, que nous en jouirons ensemble. Donne-moi ton attirail de chapeau, manteau, etc., je vais les déposer sur mon lit et rapporter un vase pour tes jolies violettes.

— Tu sais, Jeanne, qu'il faut y mettre très-peu d'eau? Ces fleurs perdent leur parfum dès que leurs queues sont mouillées; donc, l'eau de ton vase ne doit pas les atteindre.

— Oh! je sais cela. Aussi, regarde... il y en a bien peu. Maintenant repose-toi, je vais préparer ma table à ouvrage, mes planches, et nous nous installerons dans ce beau rayon de soleil qui fait rêver le printemps.

— Rêver le printemps? mais il me semble que nous l'avons en réalité. As-tu vu aux Tuileries les lilas, les chèvrefeuilles, les primevères, les rosiers, les tilleuls même? Ils ont tous des bourgeons, et si cela continue, je crois que l'arbre du 20 mars sera en feuilles ces jours-ci.

— Le fait est que la température est bien extraordinaire. On dit que nous la devons au météore qui est apparu au commencement de ce mois. J'aime mieux croire que nous la devons surtout à la bonté de Dieu, qui veut par elle adoucir les austérités du carême, si précoce cette année.

— A propos, Jeanne, voudrais-tu me dire pourquoi Pâques ne vient pas toujours à la même époque?

— Ma chère Florence, c'est une question qui m'entraînerait dans de longues explications, que je n'ai pas... le temps de te donner aujourd'hui. Tu le comprendras rien qu'en voyant nos planches. Regarde quelles pancartes... Allons, à l'œuvre, ma mignonne.

Viens te placer ici, et de ton œil de lynx, cherche le n° 1.

— Le voici. Qu'est-ce, Jeanne?...

N° 1 et 2, BONNET D'ENFANT pour le premier âge, broderie anglaise. Dans le milieu des roues n'omet pas les jours : le choix t'en est laissé. Tu garniras ce bonnet de trois rangs de valenciennne tuyautés, et à droite ou à gauche de la garniture tu placeras un nœud de ruban n° 3.

3, DESSUS DE PELOTE. Tu peux le broder indifféremment au point de chaînette avec soie de couleur tranchante sur velours, drap ou moire, ou au feston sur mousseline très-fine. Brodé sur étoffe épaisse, tu garniras ta pelote d'un effilé gaufré de couleurs assorties à celles de l'étoffe et de la broderie. Brodé sur mousseline, tu le doubleras d'un transparent bleu, vert, rose ou jaune, et tu garniras ta pelote d'une guipure. Aux quatre coins tu ajouteras un nœud en ruban n° 9, pareil à ton transparent, et tu le fixeras de manière à ce que les bouts de ces nœuds retombent sur la guipure ou sur ton effilé.

4 et 5, DESSIN GRADUÉ pour volants de robe de taffetas. Quoique ces robes ne soient point à notre usage, j'ai trouvé ce dessin si joli, que je n'ai pu résister à la tentation de le mettre sur cette planche.

— Et tu as bien fait, Jeanne, car il peut être utile à nos amies mariées.

— C'est ce que j'ai pensé. Si donc l'une d'elles te demande comment et sur quoi elle doit broder ce dessin, réponds-lui, au passé sur taffetas avec du cordonnet de couleur bien assortie à celle de l'étoffe. Ce genre de robes fait fureur en ce moment, et tu peux affirmer qu'elles se porteront longtemps encore.

— Mais, dis-moi, Jeanne, ne pourrait-on broder aussi ces volants pour robe de mousseline?

— Très-bien... seulement il faudrait les faire au feston.

6 et 7, COL ET GARNITURE pour manches, copie d'application d'Angleterre.

— Ah ! ma Jeannette, les voilà enfin ces dessins pour lesquels je soupire depuis si longtemps...

— Est-ce le cas d'ajouter : cœur qui soupire..... tu sais le reste.

— Oui, et puisque nous procédons par proverbe, tu me permettras d'appliquer celui-ci : *Longue attente, heureuse récompense*... Dis-moi maintenant, amie, sur quoi je dois broder cette application.

— La mode te répond sur tulle crêpe et nansouk uni, sur tulle de Bruxelles et nansouk. Puisque c'est une application d'Angleterre que tu veux imiter, il me paraît naturel de choisir ce qui s'en rapproche le plus.

8, ENTRE-DEUX sur lequel la garniture des manches doit être montée.

9, Estelle, cordonnet fin et mat avec pois dans le milieu.

10, N. S., plumetis fin.

11, PETITE COURONNE DE MYOSOTIS pour coin de mouchoir, plumetis.

12, Sophie, plumetis fendu.

13, Écusson, avec les lettres R. J., plumetis fendu.

14, S. G., feston feuille de rose ou plumetis.

15, Félicie, plumetis.

Ici finit la petite édition.

16, DESSIN DE BLAGUE.

— Ma chère Jeanne, c'est un scandale !... tu récri-

mines sans cesse contre les fumeurs, et te voilà nous donnant un dessin de blague ? Quelle inconséquence ! Que répondrons-nous maintenant à nos frères, quand calmement ils viendront nous dire : Petite sœur, faisons-nous une blague... petite sœur, brode-nous un porte-cigares ?

— Tu répondras ce que tu voudras, ma Florence, tu céderas ou tu feras de la morale à ton frère. Quant à moi, mon devoir est d'être utile à ceux qui m'honorent de leur confiance et agréable aux dépens même de mes appréciations particulières : c'est te dire que cette blague, qui l'offusque, m'a été demandée, et que si je te donne le désagrément de la voir figurer sur ma planche, c'est parce que j'ai égaré l'adresse de la personne à laquelle directement je devais l'envoyer. Es-tu satisfaite de l'explication ?

— Il le faut bien... et puisque tu as commencé, achève. Comment faire cette blague ?

— En casimir ou en peau. On la brode en soutache ou au point de chaînette avec mélange de perles d'acier ou de fantaisie, puis on la double en peau.

— Avis aux amateurs, ma Jeannette, quant à moi, j'aime trop mon frère pour encourager ses mauvaises habitudes. Je ne lui broderai pas de blague, c'est certain.

17, GARNITURE, plumetis ou broderie anglaise pour robe de baptême, taie d'oreiller, tablier d'enfant, etc.

18, A. C., plumetis.

19, O. C., œillets ombrés entourés d'un petit cordonnet.

20, Aglaé, plumetis ou feston fin.

21, C. B., idem.

22, G. B., plumetis.

23, Almaïde, plumetis.

24, J. C., plumetis.

25, BAS DE JAPON, plumetis, ou plumetis et broderie anglaise mélangés.

26, Charlotte. Le nom et la branche de fleurs qui l'enlace doivent être faits au plumetis.

27, COL MARIE-STUART, feston et guipure.

28, J. L., plumetis et œillets ou pois.

29, G. G., plumetis.

30, COURONNE pour plumetis.

31, Virginie, plumetis.

32, J. B., plumetis.

33, Raoul, plumetis.

34, COIN DE MOUCHOIR. Tu peux le broder au plumetis sur batiste, en faisant des jours dans les endroits indiqués par les croix, ou en application sur tulle crêpe.

35, Azéma, plumetis.

36, COL MOUSQUETIER. Il sera très-joli brodé au plumetis sur de bonne et claire mousseline suisse.

37, ÉCUSSON pour mouchoir, plumetis fin.

38, Esther, plumetis.

39, Suzanne, plumetis.

40, Pauline, plumetis fin.

Tourne la planche.

41, 42, 43, 44 et 45, DOS, DEVANT, PETIT CÔTÉ, MANCHÉ et VOLANT de la manche, en un mot, corsage de la jupe de taffetas allant avec le dessin formant *quille*, que je t'ai envoyé au mois de janvier. Ce patron de corsage est le dernier modèle de l'une de nos grandes couturières; te plaît-il ?

— Oui, il paraît gracieux; mais pour en mieux

juger, il faudrait rassembler les morceaux par lettres alphabétiques, ce qui nous prendrait trop de temps.

— Et mettrait ma planche en pièces, sans pitié pour mes cent et un dessins !

— Ce qui serait grand dommage. Dis-moi, Jeanne, ce corsage, comment doit-on le garnir ?

— Pour nous, d'un petit effilé autour des basques (qui sont un peu tuyautées), d'une dentelle pour nos mères ; devant, nous placerons des boutons en passementerie qui s'accrocheront dans les boutonnières. Quant à la manche, c'est une pagode très-courte à cause du volant qui la termine et qui doit avoir à peu près 60 centimètres de largeur et 25 de hauteur. Ce volant cousu à plis plats au bord de la manche, doit être garni comme les basques.

— Jeanne, il me vient une idée : si je transportais sur un corsage de cette façon le dessin des volants, ne serait-ce pas joli ?

— Oui, mais à la condition de porter tes volants unis.

— Cela va sans dire.

46, MOUCHOIRS QUATRE FACES.

— Encore un nom nouveau ! Tu mérites, Jeanne, un brevet de *dénomination* : *Science oblige*.

— Quelquefois désoblige, ma chère, tant elle rend exigeants ceux qui la possèdent. Voilà un mouchoir qui a presque mis ma patience à bout ; mais, grâce à Dieu, je me suis tirée d'embarras et j'ai réussi au-delà de mes espérances. A toi maintenant de les combler en le brodant avec toute la perfection que tant de détails délicats, de genre de broderies réunis, exigent. Quand ton chef-d'œuvre sera terminé, tu le garniras si tu veux d'une dentelle. Surtout n'oublie pas les jours ! et les beaux jours !... Dieu t'envoie les uns, fais les autres....

47, DESSOUS DE LAMPE : tricot de laine ombrée. Prends des aiguilles en buis ayant 10 centimètres de circonférence et 50 de longueur. Commence le premier tour par 12 mailles unies laissant un bout de laine assez long, lequel servira ensuite pour former le rond du dessous de lampe. — Deuxième tour, 12 mailles unies. — Troisième tour, 1 unie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, etc. — Quatrième, cinquième et sixième tours, tout unis et tricotés à l'endroit. — Septième tour, 1 unie, 1 jetée, etc. — Huitième, neuvième et dixième tours, unis à l'endroit. — Laisse la laine de couleur et prends de la laine blanche qui te servira pour la dentelle que nous allons faire en continuant le travail. — Douzième, treizième et quatorzième tours, unis à l'endroit. — Quinzième tour, 1 unie, 1 jetée. — Seizième, dix-septième et dix-huitième tours, unis à l'endroit. — Dix-neuvième tour, 1 maille unie, 1 jetée, etc. — Vingtième tour, uni à l'endroit. Reprenant la laine de couleur, fais-en un tour à l'endroit, et termine en rabattant très-lâche. Joins ensuite cette longue bande par les deux extrémités, forme le rond par quelques mailles que tu feras avec le bout de laine que nous avons laissé pour cela, et puis tâche de donner à cette dentelle, dont l'ampleur doit t'effrayer, une grâce quelconque. Tu y parviendras en la faisant tuyauter, et en retenant ces tuyaux par une perle marcasite que tu placeras de six mailles en six mailles. Ces perles, ainsi placées, donneront à ta garniture un aspect des plus jolis. Pour ce dessous de lampe, il te faut 32 grammes de

laine blanche, dite cinq fils ; 17 grammes laine couleur ; deux rangs de perles marcasite et une paire d'aiguilles en buis.

— 48...

— Qu'est-ce ?

— Une PELOTE POMPADOUR.

— M'écoutes-tu ?

— Yes, yes.

— Cette pelote se fait en fil d'Irlande, au crochet, ou en mousseline. Un ruban tuyauté soutient la dentelle placée tout autour ; sur cette dentelle on pose trois nœuds de ruban à bouts flottants, et tout est fait.

49, SAC DE VOYAGE en cuir de Russie.

— Le dessin que je te mets sous les yeux doit être brodé avec du velours noir zéro, de la soutache verte dégradée, de la soutache en or et des perles. Tout ce qui est arabesques, ornements, doit être fait en soutache ; les perles sont réservées pour les fleurs dont elles ont pour mission de rappeler les teintes empourprées, ou la fraîche verdure. Au milieu de ces fleurs et de ces ornements, tu remarques une place vide, c'est là que se brode le chiffre du futur propriétaire de ce charmant et utile objet. Ce chiffre doit aussi être brodé en perles. Je t'engage, ma Florence, à doubler ce sac avec de la peau fine et blanche, et à faire sur l'un des côtés une petite poche dans laquelle tu mettras ton ouvrage.

— Oui, c'est déjà ce que j'ai vu à celui de Louise.

— Tu sais que le sien est en velours brodé au passé avec cordónnet et soutache. Celui de sa mère est en perles. C'est, ma chère, un vrai sac de marquise du temps d'autrefois : un *Ridicule*, comme on disait alors.

— Ridicules bien utiles et auxquels on revient, tu le vois. Si nous n'en avions jamais de plus grands, hélas !...

— Est-ce au figuré que tu parles, Jeanne ?

— Pourquoi non ? un peu de malice ne nuit pas, quand elle ne mord personne, et volontiers je dirais : Honni soit qui mal y pense.

— Bien, Jeanne ! quelle charité, pour le temps où nous sommes ! Tu t'émancipes, le carnaval t'a perdue !...

50, CORDON DE SONNETTE EN PERLE : ctochet plein. Prends du cordonnet de soie ou de coton (ce qui est moins cher) de couleur *bleu turquoise*, des perles de la même teinte, et des perles *plâtre* blanches. Monte 12 mailles chaînettes que tu joins en rond, puis continue en plaçant à chaque maille une perle bleue. Lorsque tu seras arrivée à une longueur de 1 mètre 50 centimètres, tu remplaceras les perles bleues par les perles blanches, dont tu feras une même longueur ; ton travail terminé, ploie en deux ce cordon de 3 mètres, formes-en une torsade retenue de temps en temps par quelques points, et à son extrémité inférieure, place un gland fait avec les mêmes perles. Dois-je te dire que la couleur des perles que tu emploieras est subordonnée à celle du meuble de l'appartement auquel tu destines ce cordon, comme la couleur du fil ou du coton est subordonnée à celle des perles. Cet ouvrage revient à 6 francs.

51 à 76, ALPHABET à l'aide duquel tu pourras composer tels noms que tu désires. Il se fait au plumetis.

77 à 101, Réduction du grand alphabet.

— Ta planche est terminée, Jeanne ?

— Oui ; ne la trouves-tu pas assez grande ?

— Oh ! si, mais j'attendais que tu eusses fini pour te demander ce que sont trois petits signes donnés sans explication sur la planche de février, et sous lesquels sont écrits ces mots : *Il faut que chaque fil se rattache à la branche cassée.*

— Ces signes, puisque tel est le nom que tu leur donnes, te représentent les trois phases du travail qu'exige le raccommodage d'un accroc fait dans une dentelle.

— Oh ! le bon à-propos ! Figure-toi, Jeanne, que la femme de chambre, en décousant une dentelle qui ornait la robe de ma mère, y a fait deux trous énormes ! Craignant d'être grondée, elle est allée porter de suite la dentelle chez la raccommodeuse, qui lui demande *douze francs* de réparation ! Tu comprends quelle dépense pour une domestique qui a ses parents à sa charge. La pauvre fille est venue tout en larmes me raconter son malheur. Comme c'est un serviteur bon et dévoué, qu'elle fut ma bonne quand j'étais petite fille, je lui dis de ne pas se désoler, que je lui payerais ce raccommodage et que ma mère n'en saurait rien. Si je puis moi-même réparer ce malheur, je ne serai pas fâchée de réserver mes douze francs pour une autre occasion.

— Je suis heureuse, ma Florence, de pouvoir secondar ton charitable projet, et, comme il est presque impossible que tu réussisses ce travail au premier essai, je raccommode moi-même la dentelle de ta mère ; aujourd'hui je vais te montrer comment tu devras t'y prendre une autre fois.

D'abord, enlève avec précaution tous les bouts de fil défaits et autres peluches qui bordent ton accroc. Arrête ton fil sur la première rangée de réseaux demeurée intacte au-dessus de ton accroc, reviens sur la première rangée endommagée, et, de droite à gauche, tends des barres sur le vide formé par cet accroc ; ces barres, tu les appuieras sur la rangée de face, en ayant soin qu'elle soit bien la parallèle, c'est-à-dire la première endommagée du côté opposé, car tout l'art de ce genre de raccommodage consiste dans cette précaution. — Ce travail est celui indiqué par la figure n° 1. — Quand tu l'auras terminé, fais la même chose dans le sens inverse, c'est-à-dire tends d'autres barres de gauche à droite, et tu auras les carreaux losanges que te montre la figure n° 2.

Ton accroc étant ainsi recouvert de ces doubles barres, jette sur la troisième ligne, c'est-à-dire en travers du sens de la dentelle, et toujours de la même manière, de nouveaux fils, croisant sur les autres, et sur lesquels tu reviendras en maintenant ceux qui se travailleront en même temps que ce dernier. Cette opération rendra ce nouveau réseau semblable à celui du fond que tu veux imiter (figure 3).

Veux-tu aussi savoir comment on fait dans la dentelle une couture perdue ?

— Oui, Jeanne, mais ce sera pour une autre fois ; tu m'as fait pour Mariette une offre que je me suis empressée d'accepter, et je ne veux pas disposer de ton temps pour des choses qui ne sont pas pressantes.

— Oh ! j'ai encore une heure à ta disposition.

— Une heure, qu'est-ce que cela ? nous n'avons pas encore jeté les yeux sur la gravure de modes... pas même causé !

— Le carême est un temps de mortifications, ma chère ; et qui ne fait pas jeûner son estomac, doit au

moins faire jeûner sa langue : le mieux serait de faire jeûner l'un et l'autre, mais on ne le peut toujours, et d'ailleurs je crois que la mortification de l'esprit est plus agréable à Dieu que celle du corps.

— Est-ce à moi de te dire que l'une conduit à l'autre ? Voyons, dis-moi, que fais-tu pour ton carême ?

— Je me lève une heure plus tôt, afin de prendre sur mon sommeil et non sur mes occupations de la journée le temps de faire matin et soir une lecture religieuse plus longue et mieux méditée que de coutume. — Je fais moi-même mon lit, ma chambre, afin que ma bonne ait le temps d'aller aux instructions religieuses. De plus, je m'impose l'obligation tant soit peu ennuyeuse de la surveiller pour la prévenir des négligences qu'elle commet si volontiers et qui lui valent les justes réprimandes de ma mère.

— Je te félicite, Jeanne, de tant de bonnes actions ; elles me prouvent que tu penses avec moi qu'être bonne et obligeante envers les serviteurs de nos parents, est pour nous un devoir. Dieu, dit saint François de Sales, ne nous donne des serviteurs, qu'afin qu'ils trouvent dans notre charité un secours et un aide ; dans notre piété, un exemple ; dans notre instruction, la lumière ; dans notre zèle et notre application, une puissante exhortation à leur salut. C'est donc se conformer à ces sages conseils, que de les reprendre doucement quand ils font mal, de les aider quand leur arrive un surcroît trop lourd de travail ; de leur prouver enfin, par la manière dont nous leur transmettons un ordre, que si notre position à leur égard nous oblige à les traiter en inférieurs, nous tâchons de leur rendre notre autorité aussi douce que possible.

— Ce que tu dis là est parfaitement vrai, Florence, et puisque un jour nous serons appelées aussi à gouverner maison et domestiques, rappelons-nous dès aujourd'hui cette devise : *Les bons maîtres font les bons serviteurs*, et préparons-nous à devenir bonnes maîtresses en nous montrant *bonnes sous-maîtresses*.

— A propos de *sous-maîtresses*, celle de la pension où j'ai commencé mes études se marie à Pâques, et j'ai imaginé de lui donner pour cadeau de nocce un œuf en cire, mais un œuf monstre dans lequel j'enfermerai un beau nécessaire à ouvrage ; je ferai moi-même cet œuf, et sur la bande d'or qui cachera la jonction des deux parties, j'écrirai ces mots : Souvenir d'enfance, reconnaissance et amitié.

— L'idée est aimable comme toi, Jeanne ; mais comment t'y prendras-tu pour faire cet œuf ?

— Ah ! voici : le procédé m'a été indiqué par M. Mabboux. J'achèterai d'abord deux moules, l'un de la dimension de l'œuf que je veux obtenir, l'autre plus petit. Puis, j'achèterai de la cire blanche, du vermillon en poudre, et quelques feuilles d'or faux d'Allemagne, ce que je trouverai à très-bas prix chez un droguiste ou chez un marchand de couleur.

Pourvue ainsi de tous les matériaux indispensables à la confection de mon gros *coco*, je commencerai par faire fondre ma cire sur un feu très-doux, dans un poëlon en fer-blanc. Ma cire fondue avec tout le soin possible, afin qu'elle ne brûle pas, ne jaunisse pas, n'écume pas, j'ajouterai un quart environ de son poids de graisse nommée *saindoux*, que je mélangerai à ma cire à l'aide d'une spatule en bois. La cire et le saindoux bien alliés et bien fondus, j'ajouterai mon vermillon, qu'à son tour je mélangerai soigneusement

à la cire et au saindoux, et quand je verrai ma composition se congeler sur les bords de mon poëlon, j'en remplirai les deux parties de mon grand moule, dans lesquelles je placerai aussitôt les deux parties du plus petit : de cette façon ma cire se trouvera enfermée entre mes deux moules, dont l'un lui donnera la forme, et l'autre réservera à mon nécessaire la place qu'il doit occuper.

— C'est-à-dire, Jeanne, que tu auras fait une coque d'œuf en deux parties; mais pour les réunir, comment t'y prendras-tu?

— Un instant. Ma cire bien refroidie dans mes moules, j'enlève ces derniers, je place dans l'une de mes demi-coques mon nécessaire, je le coiffe de la seconde, et à l'aide de mon papier de faux or je cache ma jonction et j'écris dessus ma dédicace.

— Mais, Jeanne, ne fait-on pas aussi des œufs pleins et peints?

— Oui, par les mêmes moyens que l'on emploie pour faire les fruits en cire. — La cire se prépare comme je viens de te l'indiquer. Seulement les moules que l'on achète chez les figuristes sont en plâtre et doivent, pendant que l'on prépare la cire, être mis dans de l'eau bien fraîche, afin de les détremper. Pour ce genre d'œuf, un seul moule suffit, mais toujours doit-il être en deux parties, de manière à pouvoir retenir l'objet enfermé dedans. Au moment de couler ta cire, tu retires de l'eau tes deux parties de moule, tu les essuyes très-légèrement et promptement, tu verses dedans une quantité suffisante de cire pour les remplir, aux quatorze quinzièmes. De suite tu réunis tes deux parties de moule, tu les fixes fortement l'une contre l'autre, et tu agites ton œuf en tous sens, afin que ta cire s'attache régulièrement et partout aux parties intérieures de ton moule. Quand tu supposes que ta cire est bien congelée, tu laisses reposer un quart d'heure, puis tu prends ton moule et tu en retires ton œuf, tout prêt alors à recevoir telle décoration qu'il peut te plaire de lui donner. Si par la jonction des deux parties du moule quelques bavures s'étaient formées, tu les enlèverais avec soin à l'aide d'un canif.

Tu peux avec du vernis dessiner sur ces œufs, et si les sujets que tu as choisis sont susceptibles d'être dorés, quand ton esquisse est presque sèche, applique dessus des feuillets d'or, et fixe-les en tamponnant légèrement avec de la ouate. Après vingt-quatre heures, enlève en frottant doucement avec le doigt l'excédant d'or, et tu auras alors un œuf merveilleux que l'on pourra croire sorti de la boîte de Pandore, ou plutôt pondu par la poule aux œufs d'or.

— Merci de l'explication, chère Jeanne; mais je laisse à plus patiente et plus habile que moi la confection et la décoration de ce charmant objet: j'en manquerais cinquante et je ne réusserais pas le cinquante-unième.

— Tu n'as donc pas foi en notre rébus: Persévérance et le reste?...

— Ah! Jeanne, laissons là ton œuf et voyons ta gravure de modes.... Oh! la jolie mariée!... Si elles étaient toutes comme ça... En quoi est sa robe?

— En moire antique unie. Les ornements de droite et de gauche posés sur la jupe sont des quilles-pyra-

mides; elles sont fermées par un effilé gaufré disposé en festons aigus, et aux extrémités supérieures desquelles se trouve un nœud de ruban en moire antique, liseré de velours. Ces nœuds sont gradués; ceux du bas sont faits avec du ruban n° 9. Sur le corsage montant, lacé par derrière, est fixée une berthe dont l'ornement rappelle celui de la jupe et des manches. Les sous-manches et le col sont en riche application de Bruxelles, mélangée de points d'Angleterre. Le voile, très-long, en tulle illusion, est ourlé tout au tour; un petit effilé gaufré, en harmonie avec celui de la robe, est cousu au bord de cet ourlet, large de trois centimètres. — Quant à la jeune fille, qui semble en admiration devant son amie, elle porte une robe en taffetas d'Italie à deux jupes, garnies de velours disposé en losanges renfermant des pois. Un effilé termine ces jupes, dont le corsage à basques et montant est fermé par des boutons à glands. Les basques, ainsi que le volant placé au bas du bouillonné des manches, sont ornées, comme la jupe, de velours et d'effilé. Le col et les sous-manches sont en valenciennne avec application de plumetis (charmante invention pour utiliser les objets brodés dont la forme a vieilli, ou ceux dont les fonds se refusent au service).

Le mantelet qui complète cette toilette est une des nouveautés offertes par M^{me} Reynaud, et que nous allons, à ce qu'il paraît, voir apparaître ce printemps; on le nomme mantelet-châle. Il se fera en étoffes de toutes sortes. Celui-ci, vu la saison, est en velours garni de deux rangs de franges surmontées d'une ruche de ruban..

— Ce mantelet est très-gracieux, Jeanne; mais dis-moi, cette jeune fille va-t-elle se rendre à l'église sans chapeau?

— Que tu es enfant! tu ne devines pas qu'avant de le mettre elle veut que tu admires ses jolis cheveux disposés en bandeaux ondulés et légèrement relevés sur le front?

— La coquette! Bah! je dois lui pardonner; à sa place j'en ferais peut-être autant: Est-ce tout ce que tu as à me montrer, Jeanne, à m'expliquer, à me dire?

— N'est-ce pas assez? Il y a longtemps d'ailleurs que nous sommes là, nous ferons bien de retourner près de ma mère, restée seule dans sa chambre.

— Oh! oui, Jeanne, va près d'elle... je t'y suis pour lui faire mes excuses de l'avoir privée de toi, puis je me sauve...

— Du tout, ma mignonne, tu dînes avec nous et tes parents viennent passer la soirée.

— Oh! la charmante surprise! Mais quand donc as-tu organisé tout cela?

— Ce n'est pas moi, c'est ma mère. Tu sais que depuis longtemps elle voulait réconcilier ton père avec son grand-oncle. Après des tentatives de toutes sortes, jusqu'à-là sans succès, elle vient enfin d'obtenir de l'un et de l'autre qu'ils se revoient ici et se donnent la main.

— Ah! la bonne nouvelle, Jeanne, et que notre rébus de février a raison de dire que *Persévérance* vient à bout de tout.

ÉPHÉMÉRIDES.

30 Mars 911. — Baptême de Rollon, chef des Normands.

Charlemagne, contemplant du rivage la haute mer sur laquelle fuyaient quelques voiles normandes, répandait des larmes. On lui demanda pourquoi il pleurait. « Si, moi vivant, répondit-il, les pirates normands osent s'approcher ainsi des côtes de France, que feront-ils lorsque je n'y serai plus? Je pleure sur les malheurs à venir de mon peuple. »

La prophétie du grand empereur se réalisa. Sous ses faibles successeurs, les hommes du Nord, les pirates devinrent la terreur de la France. A l'aide de leurs vaisseaux, ils remontaient le cours des fleuves, ravageaient les campagnes, incendiaient les monastères, pillaient les villes et répandaient partout une terreur dont le souvenir s'est conservé longtemps dans ce verset des litanies : *De la fureur des Normands, délivrez nous, Seigneur!*

Rollon, fils de Rogwald, prince établi dans la Nor-

wège septentrionale, ne se borna pas à de simples pirateries. Il s'empara de Rouen et s'y établit, menaçant le roi Charles le Simple, qui fut forcé de le traiter en égal. Il fit un traité de paix avec lui, lui concéda la Neustrie, depuis nommée Normandie, lui donna sa fille Gisèle en mariage, à la seule condition que Rollon lui ferait hommage et recevrait le baptême.

Le pirate, éclairé par les instructions des religieux de Jumièges, embrassa le christianisme avec joie, et se montra digne de sa conquête par les lois équitables qu'il donna à ses peuples. Son règne mit fin aux invasions normandes en France.

Rollon vécut très-vieux; il eut pour successeurs Guillaume I^{er}, surnommé Longue-Épée, Richard I^{er}, Richard II, Richard III, Robert le Diable et Guillaume le Conquérant.

Mosaïque.

L'attrait de la vie matérielle n'est que la cage, dorée quelquefois, mais toujours bientôt brisée, de cet aigle éternel qu'on appelle l'âme.

L'abbé GERBET.

O Dieu! je te prie pour les méchants, car tu as assez fait pour les bons, en les rendant bons!

SAUDI.

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses que l'on sait, par des gens qui les ignorent.

CHAMFORT.

O la vile et abjecte chose que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité!

MONTAIGNE.

REBUS

PAR



Z'



TOUT

TOUT



